CINQUIEME ANNÉE. — N° 244. Georges OFFENSTADT, Directeur. Jeudi 5 Décembre 1912.

TOUS LES JEUDIS

16 PAGES

L'ÉPATANT

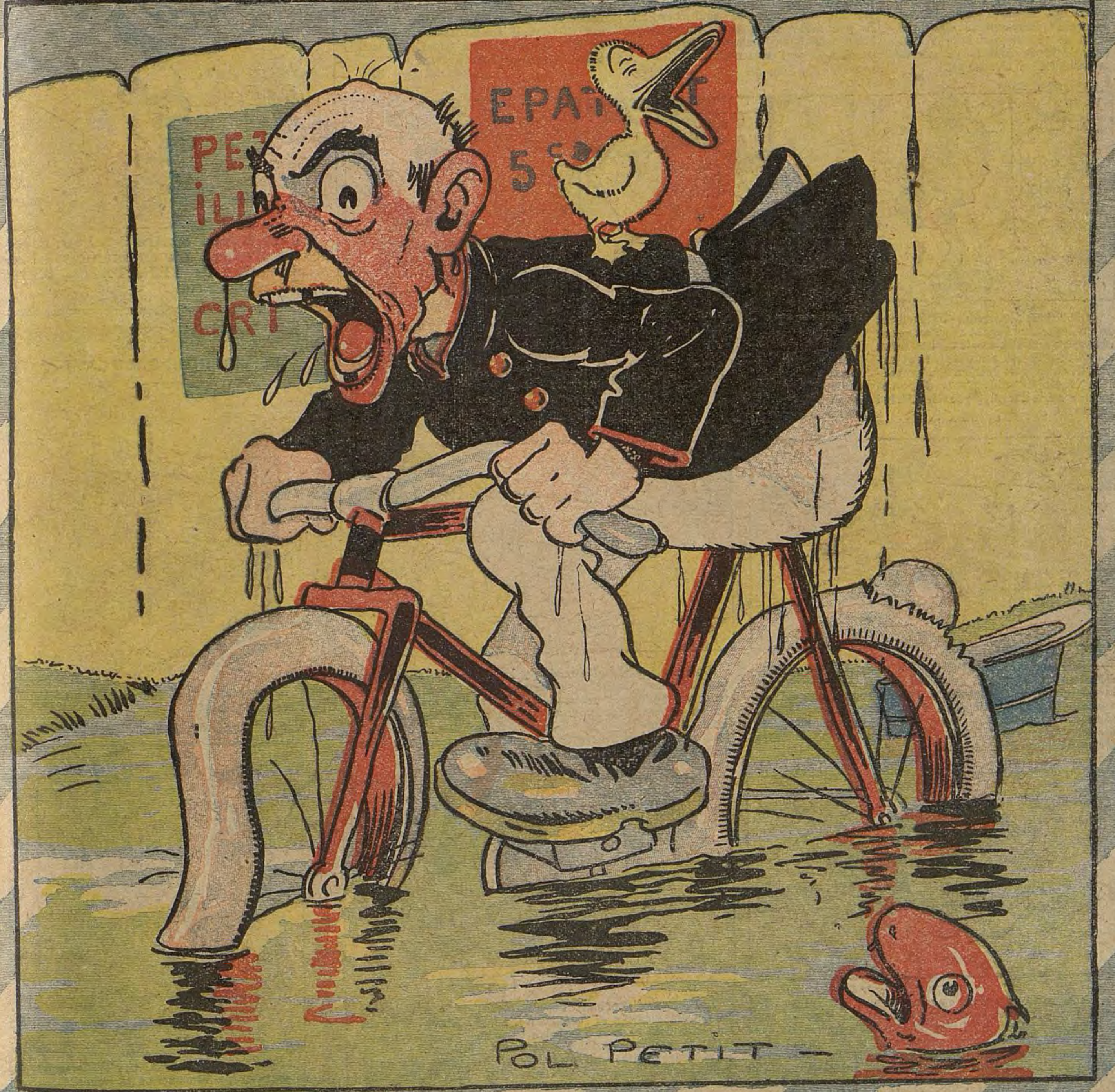
5c

-PUBLICATIONS OFFENSTADT-
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (Xe)

POUR LA FAMILLE

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an
Province....... 3 fr. 50 —
Étranger....... 5 francs —

DIX MILLE FRANCS DE RÉCOMPENSE



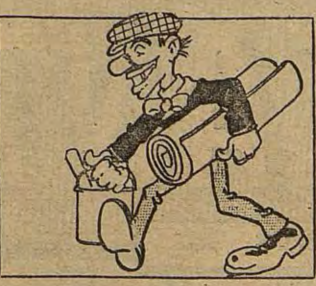
— Ne croyez pas que cet agent ait trouvé le moyen de pédaler sur l'eau, vous vous mettriez le doigt dans l'œil.

(Voir page 2.)

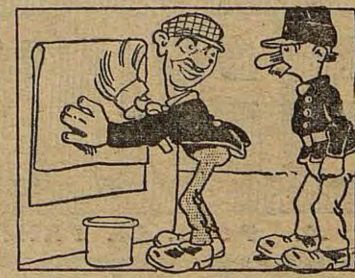
DIX MILLE FRANCS DE RÉCOMPENSE



L'agent Bonneau n'est qu'un rossard ! raconta t Clapet à qui voulait l'entendre. Il faut dire que Clapet, chauffeur de voiture à bras automobile à ses moments perdus, s'était vu gratifié d'une contravention pour excès de vitesse par l'agent susnommé. Et ce sont là des choses qu'un chauffard n'oublie pas !

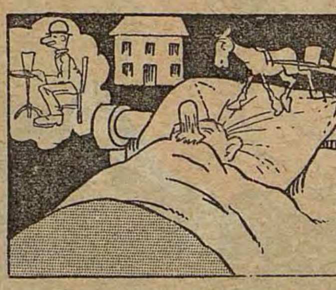


Après s'être longtemps tripatouillé les méninges pour y faire éclore l'idée d'une vengeance épastrouillante, il se frictionna les abatis pour mani ester sa jubilation. Il avait enfin trouvé ce qu'il cherchait. Le jour même, ses amis le virent déambuler tenant un rouleau de papier sous son bras et de l'autre main...

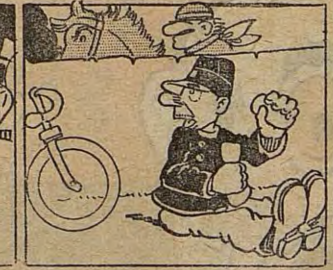


... un pot à colle dans lequel trempait un pinceau. Clapet s'était lancé à la recherche de l'agent Bonneau. Il le rencontra au coin de la rue Barrée, n'eut pas l'air de le reconnaître et se mit en devoir de coller son affiche sur un mur.. Il accomplissait cette besogne en type qui a tout son temps. Son affiche collée, Clapet partit en sifflant...

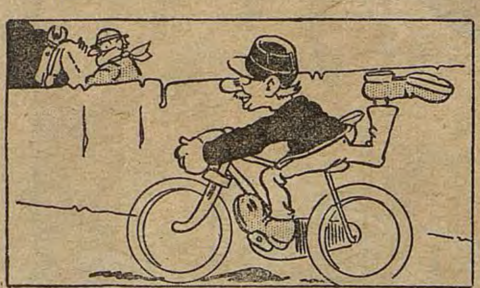
... le refrain de Caroline. Dès qu'il eut tourné les talons, l'agent s'approcha pour en prendre connaissance. Il s'agissait d'un cheval de prix qui avait disparu et répondait au nom de Galopin. Son propriétaire offrait dix mille francs de récompense à qui le lui rapporterait. « Ah ! si je pouvais...



« ... être celui-là, pensait l'agent Bonneau. Dix mille francs ! C'est une fortune. Avec cette somme je pourrais retourner dans mon patelin, y faire l'élevage du cochon d'Inde et planter mes choux. » Cette pensée le poursuivit pendant son sommeil. Il rêva qu'il avait retrouvé le fameux canasson et faisait une noce à tout casser.

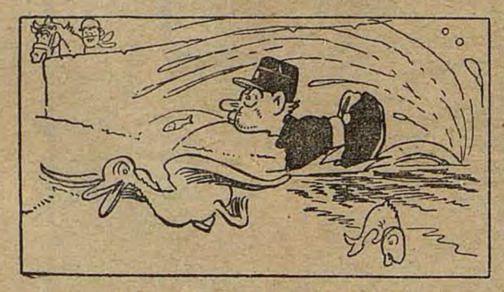


Le lendemain, alors qu'il apaisait sa fringale en dépiautant, assis au bord de la route, un os de jambonneau, il entendit du bruit derrière lui et tourna aussitôt la tête pour savoir de quoi il s'agissait. Stupéfaction ! Il reconnut le fameuxcheval, au signalement qu'il avait appris...

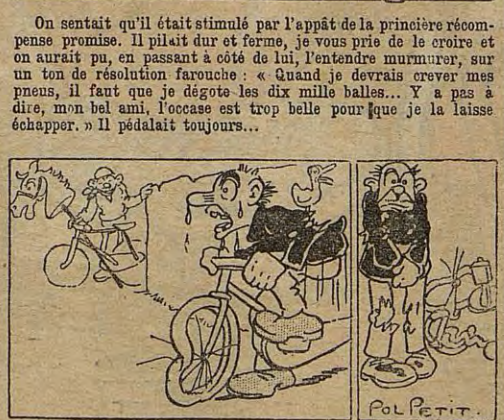


... par cœur en lisant l'affiche. Son cœur se mit à palpiter d'émotion et de bonheur. Le cheval dont il voyait seulement la tête qui émergeait au-dessus du talus semblait monté par un individu à mine patibulaire. Sans hésiter, l'agent Bonneau sauta sur sa bécane et se lança à la poursuite du cheval et de son voleur. Ah ! il fallait voir comme il pédalait, le brave sergot, et ce qu'il en mettait !

On sentait qu'il était stimulé par l'appât de la princière récompense promise. Il pilait dur et ferme, je vous prie de le croire et on aurait pu, en passant à côté de lui, l'entendre murmurer, sur un ton de résolution farouche : « Quand je devrais crever mes pneus, il faut que je dégote les dix mille balles... Y a pas à dire, mon bel ami, l'occase est trop belle pour que je la laisse échapper. » Il pédalait toujours...



... comme un enragé en longeant le mur derrière lequel il avait aperçu le cheval et, dans son emballement, il ne vit point que le chemin suivi par lui aboutissait à une mare vaseuse dans laquelle il dégringola en avalanche pour le plus grand effroi des canards et des sangsues. Dans sa chute, les roues de sa bicyclette s'étaient gondolées mais lui se gondolait beaucoup moins et se demandait comment il pourrait sans sa bécane rattraper le cheval volé, lorsque soudain le spectacle qui s'offrit à sa vue...



... l'abreuva d'amertume et de désillusion. Le fameux canasson se résumait à une tete en carton fixée au bout d'un bâton et qu'un facétieux cycliste promenait en pédalant à toute allure derrière le mur. « Je suis refait ! gémit l'agent. Adieu ! mes dix mille balles ! En fait de récompense je touche la peau mais, en revanche, ma bécane est fichue, mon uniforme est en loques...

« ... et je suis fourbu ! C'est la guigne qui s'en mêle... » C'était vrai, car cette guigne s'appelait la vengeance de Clapet !...

LE VIRTUOSE Q. DE JATTE



— Saperlotte ! j'ai mal choisi... c'est un morceau à pédales...



— Dis donc, mon vieux, tu n'oublieras pas de présenter mes hommages à ta femme.

— Ma femme ? Mais voilà quatre ans que je suis veuf.

— Ah ! Alors, je n'insiste pas !



John Strobbins, le détective cambrioleur.

JOHN STROBBINS S'ASSURE SUR LA VIE (Suite.)

John Strobbins s'est assuré sur la vie pour 3,000,000 *de dollars à la* San-Francisco Life Insurance Cy. *Deux jours plus tard, la police découvre, poignardé chez lui, l'attorney Harry Boulder. Sur le tapis, un détective ramasse un bouton de manchette marqué J. S. et relève contre une porte l'empreinte d'une main sanglante qui est reconnue être celle de John Strobbins !*

Le chef de la Sûreté de San-Francisco reconnaît John Strobbins dans la rue, l'arrête et lui passe les menottes.

IV

Dix minutes plus tard, James Mollescott, triomphant, entrait avec son prisonnier à l'hôtel de la police. A la vérité, il ne reconnaissait pas John Strobbins dans l'homme au visage bestial, à la voix crapuleuse qu'il avait arrêté. Mais John Strobbins avait tant de fois changé d'apparence qu'il convenait d'attendre avant de se prononcer.

D'autre part, l'homme pouvait être un des assassins de l'attorney général sans être pour cela John Strobbins, puisqu'ils étaient trois !

Traînant à ses côtés son prisonnier qui, il faut bien le dire, n'opposait aucune résistance, James Mollescott traversa les couloirs au milieu de l'admiration des détectives.

Il parvint ainsi à son bureau, et sonna :

— Priez M. Schmitz de venir ! ordonna-t-il au planton accouru. Et appelez-moi deux hommes pour maintenir le prisonnier.

— Oui, chef !

L'homme sortit, et, presque aussitôt, deux détectives arrivèrent. James Mollescott leur confia John Strobbins — ou, du moins, celui qu'il appelait de ce nom.

Débarrassé de sa prise, James Mollescott posa sur son bureau son revolver qu'il n'avait pas lâché, tira son mouchoir et s'épongea le front. Il avait chaud, autant par l'effet de sa course que par l'émotion que lui causait ce qu'il considérait comme un exploit admirable. Il toussa et dit :

— Eh bien, John Strobbins, vous voilà pris ! Je suppose que vous accepterez votre sort avec bonne grâce, et que vous tenterez, par d'opportuns aveux, de vous concilier la bienveillance de vos juges, bien que, vraiment, vous en soyez indigne !

— Je ne suis pas John Strobbins !

— C'est ce que nous allons voir !... En tous cas, vous êtes un des assassins de l'honorable Harry Boulder ! Et, je vous le répète, seuls, de francs et immédiats aveux peuvent vous sauver de la chaise électrique !

Le prisonnier ne répondit pas.

James Mollescott, agacé, tambourina nerveusement sur sa table.

Dans le vaste bureau, le silence régna, qui permit soudain d'entendre deux coups légers frappés contre la porte.

— Entrez ! fit le chef de la Sûreté.

Par la porte entr'ouverte, un vieillard, vêtu de noir, le visage rasé orné de lunettes à montures d'or, entra et s'inclina devant James Mollescott. Celui-ci, d'un geste, lui désigna le prisonnier et dit :

— Mes hommages, monsieur Schmitz... Je vous serais reconnaissant de bien vouloir prendre les empreintes de cet homme... D'après sa démarche et sa stature, j'ai tout lieu de croire, bien qu'il s'en défende, qu'il est John Strobbins !

— Ah ! ah !

Le chef du service anthropométrique jeta sur le prisonnier un coup d'œil scrutateur et murmura :

— Nous allons voir cela !...

Il tira de sa poche une mince boîte de cuivre, remplie d'une pâte noire ayant l'aspect et la consistance du cirage, et dit aux détectives qui surveillaient l'inculpé :

— Défaites-moi la main gauche de cet homme !

Le prisonnier tressaillit. James Mollescott s'en aperçut. Il saisit son revolver et s'écria :

— Obéissez et pas de résistance, l'homme, ou je vous casse la tête sans hésitation !

— Oh ! je ne crains rien ! je suis innocent ! répondit le prisonnier, et il se laissa faire, comme s'il eût été un automate.

M. Schmitz lui saisit la main gauche et lui fit successivement appuyer ses cinq doigts sur la pâte noire contenue dans la boîte de cuivre.

Puis, il l'obligea à imprimer sur une feuille de papier blanc posée sur le bureau du chef de la Sûreté l'empreinte de ses doigts ainsi noircis.

Ce fut ensuite au tour de la main droite. Le prisonnier ne dit pas un mot. Il semblait absent. Quand ce fut fini, M. Schmitz, laissant les feuilles sur le bureau de Mollescott, se retira et revint quelques instants plus tard, suivi d'un homme en blouse blanche portant sur son dos la porte sur laquelle l'assassin de l'attorney avait laissé sa sanglante empreinte. Le chef du service anthropométrique tenait lui-même en main deux fiches en carton sur lesquelles avaient été collées les empreintes des doigts de John Strobbins, prises lors de son dernier emprisonnement.

M. Schmitz sortit de sa poche une large loupe et, au milieu d'un silence angoissé, examina les trois empreintes : celles collées sur les fiches, celles de la porte et celles du prisonnier.

Ce dernier conservait son air d'indifférence abrutie. James Mollescott, certainement plus anxieux que lui, fixait le directeur du service anthropométrique d'un regard ardent.

Enfin, après vingt minutes d'examen, M. Schmitz leva la tête. Il posa sa loupe sur la table et dit :

— Bien que du premier coup d'œil ma conviction eût été faite, j'ai tenu à examiner plusieurs fois les différentes empreintes qui me sont soumises !

« Il n'y a aucun doute : je le dis bien haut, elles proviennent toutes des mêmes mains... Vous pouvez, d'ailleurs, monsieur Mollescott, vous en assurer facilement !

— Oh ! Je vous crois !

James Mollescott ne demandait qu'à croire. Il croyait même d'avance ! Ainsi, aucun doute ! c'était bien John Strobbins l'assassin !

Il se tourna vers le prisonnier, et, d'une voix que la joie faisait trembler, il s'écria :

— Qu'avez-vous à répondre, John Strobbins ?

— J'ai à répondre que je ne suis pas John Strobbins !

— Ah !... Et qui êtes-vous ? Je serais heureux de le savoir.

— Alors, vous n'avez qu'à le chercher ! répondit le prisonnier d'un ton hargneux.

James Mollescott commençait à être au bout de sa patience, qui était courte. Il reprit :

— Donc, M. Schmitz ne s'y connaît pas ! Et moi-même, je suis un imbécile, et...

Mollescott s'interrompit. Il venait d'avoir une idée.

Comme un ressort qui se déclanche, il se leva et bondit sur le prisonnier.

Il lui saisit les bras et lui retira ses manchettes. L'une d'elles était dégarnie de son bouton, et une jumelle d'or, *marquée J. S.* retenait la seconde ! James Mollescott eut un rire nerveux.

Il brandit au bout de son bras le fragile bijou et glapit :

— Et cela, bandit ! Y as-tu pensé !... Tu as laissé l'autre dans la chambre où tu as assassiné l'honorable Harry Boulder, et où un détective l'a trouvée ! Hein, tu ne pensais pas à celle-là ?

John Strobbins haussa les épaules :

— Vous me faites suer, mon brave homme ! dit-il... Vous êtes trop bête ! Moi, John Strobbins ! Ah ! ah !

— Conduisez-moi ce bandit dans une cellule, hurla Mollescott, renonçant à rien tirer du prisonnier... Et surveillez-le, par les cent mille diables !... John Strobbins, j'irai te voir exécuter !

Ces cris, ces menaces semblaient ne pas troubler le prisonnier.

Il cracha sur le tapis, et, docilement, se laissa emmener par les deux détectives, tandis que M. James Mollescott murmurait au chef du service anthropométrique :

— Quand même, je ne le reconnais plus ! Il était si poli lorsqu'il se contentait de voler ! Maintenant qu'il assassine, il a pris les allures véritables du bandit qu'il est !...

Le soir même, les journaux de San-Francisco publièrent le récit détaillé de l'arrestation de John Strobbins, assassin de l'honorable Harry Boulder. Et ils célébrèrent les louanges de l'héroïque James Mollescott, qui, à lui seul, avait découvert John Strobbins et l'avait immédiatement arrêté.

Ainsi, le chef de la Sûreté de San-Francisco se réhabilitait aux yeux de ses concitoyens.

A vrai dire, la culpabilité de John Strobbins rencontrait beaucoup d'incrédules : nombre de citoyens de San-Francisco se refusaient à croire qu'il eût commis un crime aussi odieux que l'assassinat d'un vieillard ! Parmi ces derniers, M. Stanley Howard (il avait ses raisons pour cela) se distinguait par son zèle. Il ne cessait de répéter à qui voulait l'entendre qu'une monstrueuse erreur judiciaire se préparait.

Cependant, il fallait bien croire à la culpabilité, puisque, à défaut des aveux du criminel,

qui opposait un mutisme farouche au juge d'instruction, les empreintes de ses doigts offraient un témoignage écrasant et irréfutable.

L'instruction fut rapidement faite, John Strobbins se renfermant dans un mutisme dont il ne sortait que pour injurier le juge qui l'interrogeait, et aucun de ses complices n'ayant pu être pris, malgré les efforts de James Mollescott.

Après trois semaines de détention, le juge annonça au célèbre détective-cambrioleur qu'il allait passer devant la cour d'assises dans cinq jours.

John Strobbins se borna à hausser les épaules.

Mais, reconduit dans sa cellule, il réclama enfin l'assistance d'un avocat — ce qu'il avait refusé jusque-là.

Maître Darling et son secrétaire vinrent donc le visiter le lendemain.

Introduits dans sa cellule, ils restèrent une demi-heure avec lui et se retirèrent sans vouloir faire la moindre déclaration aux journalistes qui les attendaient à la porte de la prison.

Ils revinrent le lendemain et le surlendemain voir le prisonnier sans qu'on pût rien savoir.

Enfin, le jour du procès arriva. Une foule énorme, massée depuis la veille devant le palais de justice de San-Francisco, se rua, sitôt les portes ouvertes, dans la salle d'audience qui fut bientôt emplie. Si bien que plus de cinq cents personnes n'y purent trouver place.

Il faut bien le dire, le public fut déçu. John Strobbins apparut sale et loqueteux, la barbe hirsute et les cheveux en désordre. A l'interrogatoire traditionnel du juge Morley sur son état civil, il se borna à répondre :

— Je vous dis que je ne suis pas John Strobbins !

Des huées de l'assistance accueillirent cette sotte affirmation.

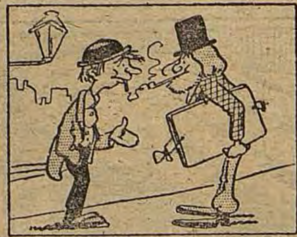
James Mollescott vint témoigner que l'accusé était certainement Strobbins. Le détective Anthony Preston affirma sous serment qu'il reconnaissait Strobbins pour l'avoir vu sortir de la maison du crime. Le chef du service anthropométrique fit passer sous les yeux des jurés les empreintes des doigts de John Strobbins et une photographie de celles découvertes sur la porte. Elles étaient bien identiques.

— On ne m'a jamais pris d'empreintes ! hurla l'accusé... Vous n'avez qu'à vous en assurer ! Voyez mes doigts ! Je suis victime d'une machination infernale !

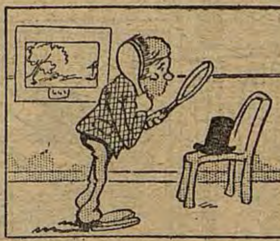
(A suivre.)

José Moselli.

CHARMANTE SOIRÉE



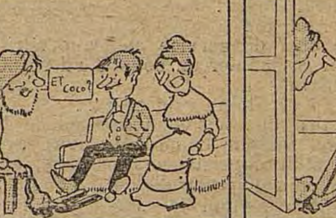
Pour un ménage bien assorti et qui n'a rien de banal, parlez-moi du ménage Cloche ! Il y aura demain huit jours, je rencontre Cloche sur le boulevard. « Ah ! ce vieux Jean Dharm, cet excellent hareng-saur ! s'exclame-t-il, ça va toujours comme tu veux ? Et les dessins, t'es toujours content ? A propos, qu'est c'que tu deviens ? J'allais lui répondre...



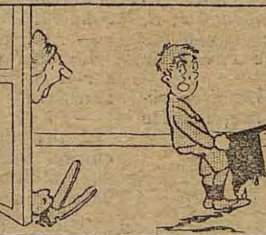
... quand il m'interrompit pour me dire. « Viens donc dîner demain sans cérémonie à la maison, nous aurons le temps de causer. » Et comme j'hésitais, il ajouta : « C'est dit, je n'admets pas de refus et compte sur toi... au revoir ! » Puis il me plaqua. Le lendemain, en faisant un brin de toilette pour me rendre à son invitation, j'étais tourmenté par une légère appréhension...



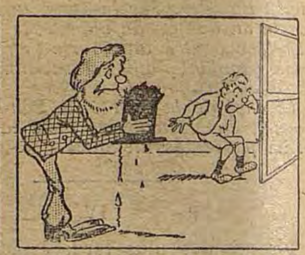
... car Cloche et sa moitié, c'est comme qui dirait l'eau et le feu.. Depuis douze ans qu'ils sont mariés, ils passent leur temps à se disputer. C'est rare quand ils échangent des petits vocables de tendresse. « Au petit bonheur ! » pensai-je en tirant le cordon de la sonnette. Ce fut Mme Cloche qui vint m'ouvrir... Heureux augure ! Elle avait le fin sourire des jours de gala.



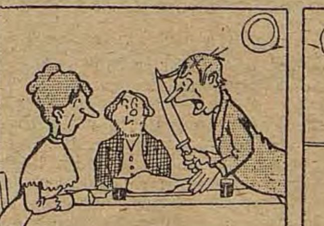
Amédée rapplique par derrière et me fait un accueil enthousiaste. « Chouette ! que je me dis ; le ménage est au beau fixe... Une fois n'est pas coutume. . Je vais donc pouvoir couper au drame ! » Nous passons au salon pour causer un brin avant de se mettre à table. Les deux époux ne s'étaient pas encore fait de remarques désobligeantes... J'en étais plus qu'épaté.



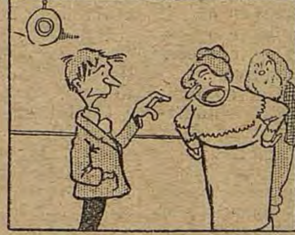
Pour dire quelque chose, je demande des nouvelles de Coco ; Coco, c'est leur rejeton. « Tiens ! s'étonne sa mère, on ne l'entend pas jouer. Que peut-il bien faire ? » Alors, on se lève pour le chercher, et savez-vous où on le trouve ce maudit enfant ? Dans l'antichambre où il n'avait rien trouvé de mieux que de prendre mon galurin tout neuf...



.., pour faire pipi dedans... Ah ! le sale gosse ! Vous parlez s'il a été fessé d'importance ! Ensuite on l'fait coucher sans souper. Moi, je faisais un de ces blairs ! Vous avez l'air de rigoler, mais j'aurais bien voulu vous voir à ma place.. Si vous croyez que c'est bien ragoûtant de coiffer un chapeau tout neuf qui a servi de pot de chambre à un sale morveux !



Ce petit incident avait jeté un froid parmi nous. Pour dissiper ce malaise Mme Cloche nous fait mettre à table Nous expédions le potage et les hors-d'œuvre sans dire un mot. Soudain son mari ayant plongé le couteau à découper dans le gigot qu'elle venait d'apporter, son œil se met à flamber de colère et il lance à sa femme un cinglant trop cuit !



... qui faisait présager une tempête imminente. Effectivement, Amédée se tournant vers moi se croit obligé de ricaner : « Un bon conseil, mon vieux : ne te marie point. Pour tomber sur un phénomène qui n'est pas seulement fichu de faire cuire proprement un gigot, ce n'est pas la peine. » Au mot de phénomène, sa femme lève le nez et glapit, rageuse : « Toi, d'abord, la ferme, hein ?



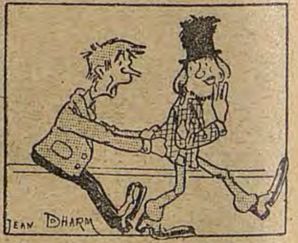
Si tu as envie de nous chanter quelque chose, garde ça pour le dessert. Hélas ! nous n'en sommes qu'à la sa ade que j'avale, le nez dans mon asliette. Soudain, Amédée pousse un h srlement de fureur et clame en montuant le poing à son épouse. « Cochonnrerie de dégoûtation ! je viens de dégoter un asticot dans la salade. » A ce reproche, Mme Cloche...



.. répond par ces mots qu'elle articule avec un intraduisible mépris. « Oh ! la, la, en fait d'asticot, ici, je ne vois guère que toi. » Amédée, bondissant sous l'outrage, s'empare du saladier et vocifère. « Répète le voir un peu que je suis un asticot ? » Elle siffle entre ses dents. « Vouit, j'le répète ; t'es qu'un sale asticot. » Prévenant le geste, je veux m'interposer. V'lan ! C'est moi qui reçois...



... le saladier en plein sur la burette. Madame, à qui il était adressé, ne veut pas être en reste de politesse. Elle attrape un plat dans lequel trône une savoureuse crème au chocolat et crie menaçante : « Amédée, d'mande-moi pardon ! — Tu n'm'as pas z'yeuté ! » ricana Cloche. Pan ! elle lance le plat à la volée. Amédée a cru très intelligent de me prendre comme bouclier et j'ai reçu le plat, avec la crème, naturellement.



Quand il s'agit d'écoper, je suis toujours là... Je commence à en avoir tout de même assez. . Je saute sur mon chapeau et me défile en leur souhaitant une bonne nuit. « T'en vas donc pas comme ça, supplie Cloche, sincèrement contrarié, en essayant de me retenir. C'est vrai... on dirait qu't'es fâché ! .. Voyons, mon vieux, tu r'prendras bien encore quelque chose ? »

LES NÉGRIERS DES RIVIÈRES DU SUD (Suite.)

Sharp, capitaine du navire négrier Vulture, *a traîtreusement massacré l'équipage du trois-ponts* Océan *et s'est emparé des vingt-huit cercueils pleins de poudre d'or qu'il contenait. Afin de ne pas partager sa prise avec son associé Arturo, fils du roi nègre Mon-Ka-Té, Sharp, arrivé devant l'île Tumbo, envoie Arturo prévenir son père. Arturo parti, Sharp fait enterrer les cercueils dans l'île et empoisonne son équipage. Il se dispose à fuir dans un canot afin de gagner l'Europe, lorsque Arturo arrive ! Or, Sharp vient d'allumer une mèche dans la soute aux poudres, afin d'anéantir le* Vulture !



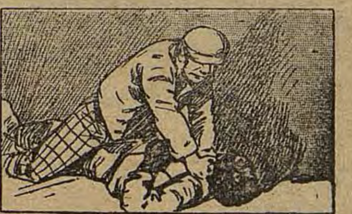
C'était bien Arturo ! Le jeune nègre, apercevant Sharp, s'était arrêté net, stupéfait de voir le capitaine du *Vulture* chargé ainsi d'un jambon et d'un baril ! Quant à Sharp, après un bref instant de stupeur, il était en train de se demander ce qu'il devait faire ; une chose était certaine, dans moins de cinq minutes, le *Vulture* allait sauter ! Le capitaine Sharp était un homme de ressource : « Te voilà déjà, cher Arturo ? Comment va le noble Mon-Ka-Té ? — Très bien, merci ! fit le jeune nègre, méfiant... Tu allais à terre, Sharp ?... Est ce bien utile ? aucun croiseur ne se trouve près du rio Nunez, viens-y de suite avec le *Vulture* ! »



« J'irai quand il me plaira ! » fit Sharp en dardant sur le nègre un regard menaçant. Arturo se recula, saisit un des pistolets qu'il avait à la ceinture et le braqua sur Sharp en disant : « Je n'ai pas l'habitude qu'on me parle ainsi, maître Sharp » Le capitaine négrier frémit. Il n'avait pas peur du jeune nègre. Mais il songeait que la bataille pouvait se prolonger et que, dans deux minutes, dans une peut-être, le *Vulture* sauterait, anéantissant ceux qui seraient à bord. « Animal, dit-il d'une voix joviale mais un peu nerveuse à Arturo, pourquoi ne m'as-tu pas laissé finir de parler !... Sache que je voulais descendre à terre parce que, dans un instant. .



« ... le *Vulture* va sauter ! Viens vite avec moi à la *Sainte-Barbe* ! » Et, sans quitter de l'œil le jeune nègre, Sharp se mit à courir vers l'avant du navire. Arturo le suivit. Les deux hommes arrivèrent devant le petit panneau de fer Sharp l'ouvrit, et, quatre à quatre, descendit la petite échelle, et, sans attendre, posa son talon sur la mèche enflammée dont il aperçut, à moins de cinq centimètres du baril de poudre, l'extrémité en ignition. Il était temps ! Du revers de son bras, Sharp essuya la sueur perlant à son front, et, lentement, il remonta sur le pont. « Alors ? » dit brièvement Arturo qui attendait, le pistolet au poing.



Sharp, maintenant, avait reconquis son calme. D'un bond de félin, il sauta sur Arturo et lui tenailla le cou de ses doigts de fer. Le jeune nègre râla. Le féroce négrier se disposait à l'achever lorsqu'il entendit des cris venant du rivage ! « Vous êtes là, seigneur Arturo ? » criaient vingt voix en dialecte mandingue. Sharp comprit que c'était l'escorte du jeune nègre qui le cherchait, et, sur-le-champ, il changea ses batteries : « Fou que tu es, dit-il à Arturo, mais sans le lâcher, je pourrais te tuer si je n'étais pas ton ami ! Nul autre que toi ne m'a jamais parlé ainsi, entends-tu ! Pour que je te laisse vivre, il faut toute l'amitié que je te porte. »



Et Sharp, un bon sourire sur les lèvres, lâcha Arturo frémissant et à demi asphyxié, et l'aida à se lever. Arturo se dressa, respira longuement, et resta muet. Sans le quitter des yeux, Sharp poursuivit : « Un effroyable malheur nous arrive : pendant la nuit, l'équipage a fui avec les vingt-huit cercueils ! — Que dis-tu là ? fit Arturo.. Les marins n'ont pas fui avec les embarcations, puisque je les ai vues : elles sont au complet ! » Sharp se mordit les lèvres : « Je ne sais comment cela s'est fait, puisque je dormais ! dit-il. Je sais seulement que ce matin je me suis réveillé et que, ne voyant pas l'homme de veille, j'ai été dans le poste d'équipage : personne...



« ... ni marins, ni officiers ! J'ai visité les cales : les cercueils n'y étaient plus ! Alors, fou de désespoir et ne sachant quand tu reviendrais, j'ai eu peur de quelque trahison, et, plutôt que de tomber au pouvoir des frégates anglaises, je résolus de fuir après avoir tout combiné pour faire sauter le *Vulture* ! Heureusement, tu es venu ! » Sharp se tut. Arturo, perplexe, ne répondit pas : perdre une fortune si ingénieusement acquise, c'était dur ! Il se demandait ce qu'allait dire son père, le féroce Mon-Ka-Té ! « Tiens ! ce sont tes hommes qui sont là sur la plage ? » s'écria Sharp feignant seulement d'apercevoir les noirs qui criaient toujours... « N'avez-vous rencontré aucun marin du *Vulture* ? » — Aucun ! fit Arturo que sa déconvenue rendait muet. — Ah ! Eh bien, si tu allais chercher tes hommes ? — J'y vais ! » répondit le jeune nègre et il sauta dans la petite pirogue sur laquelle il était venu. Il y attacha les trois embarcations du *Vulture*, après avoir dénoué la corde qui les retenait à la goélette, et les remorqua vers la plage. Environ soixante guerriers mandingues, presque nus, peints et armés en guerre, qui constituaient l'escorte du seigneur Arturo, s'embarquèrent aussitôt dans les trois canots et, poussant de longs hurlements, ramèrent vers le *Vulture* qu'ils atteignirent rapidement. Derrière Arturo, ils envahirent le navire. Pendant ce temps, Sharp avait couru dans sa...



. . cabine et avait replacé dans leur cachette, les deux sacs d'or en murmurant : « Scélérat d'Arturo, tu déranges mes plans, mais tu ne perdras rien pour attendre ! » Le capitaine négrier, ayant refermé la porte de sa cabine, remonta sur le pont juste pour assister à l'arrivée d'Arturo et de ses nègres. Il accourut vers le jeune noir et dit : « Ainsi, voilà ton escorte ! Tu as été bien vite, heureusement ! Ces hommes vont nous servir à conduire le *Vulture* à notre établissement du Rio Nunez. Ah ! que Satan me livre les misérables voleurs de notre or et je veux les punir de telle sorte que les échos des rivières retentissent mille ans de leurs cris de douleur ! »



Arturo, sombre et renfrogné, répondit : « Mon père voulait que le *Vulture*, après s'être « arrangé », partit pour Nantes, afin d'y prendre des nouvelles .. on dit que l'Angleterre veut s'emparer de la région des rivières.. et, aussi, d'y charger de la poudre et des munitions dont nous commençons à manquer !... Nous eussions payé tout cela avec une partie du contenu des cercueils... Puisque nous ne les avons plus, nos associés de Nantes nous feront crédit ! — Alors, nous allons appareiller pour Nantes avec cet équipage de nègres ? » s'écria Sharp d'un ton méprisant.

« Ce sont des guerriers ! fit Arturo, blessé dans son amour-propre. Un nègre vaut bien un blanc... Ce sont des braves !... Guidés par moi, ils apprendront à manœuvrer ! A Nantes, tu trouveras des marins blancs ! — Nous allons donc appareiller ! » dit Sharp, content, au fond, de ne pas paraître devant Mon-Ka-Té dont il redoutait la perspicacité. Arturo était un habile marin et ses noirs lui obéissaient comme à un dieu ! Sur ses indications, ils virèrent tant bien que mal l'ancre au cabestan et, une fois l'ancre rentrée, larguèrent et établirent les voiles.



Poussé par une belle brise d'Ouest, le *Vulture* s'ébranla lentement et vogua vers le large. Le lendemain, après s'être assuré qu'aucun navire n'était en vue, Sharp, aidé d'Arturo et de ses nègres, fit changer complètement l'aspect du *Vulture*. Les mâts de flèche furent abaissés. Des vergues, tirées de la cale, furent mises en place sur chaque mât. Le tillac fut surélevé au moyen d'un rouf démontable et enfin le tableau arrière montra ces deux mots : *Relampago Sevilla*. Ainsi devenu un honnête brick espagnol, le *Relampago* arriva à Nantes au bout de cinq semaines.



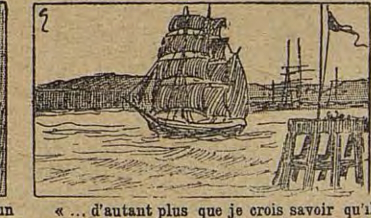
Aussitôt le *Relampago* ancré dans la Loire Sharp et Arturo gagnèrent le quai, laissant la garde du navire à un noir plus intelligent que les autres, nommé Mah-Madou, et se rendirent chez les banquiers Durand et Barazec, leur associé. M. Barazec était en voyage. Ce fut donc M. Durand qui reçut les féroces négriers. Depuis dix ans que datait son entrée dans la maison Mon-Ka-Té, Arturo, Sharp et Cie, M. Durand avait, sans risques bien grands, réalisé de forts beaux bénéfices. Aussi, dès qu'il connut le nom de ses deux visiteurs, les reçut-il immédiatement dans son luxueux salon.



Il alla lui-même tirer le verrou de la porte et, indiquant de la main aux deux hommes des fauteuils de soie rouge, s'écria : « Soyez les bienvenus, messieurs ! Je suis vraiment heureux de vous voir !.. Voici bientôt trois ans que pareil plaisir ne m'est advenu. Et comment va Sa Majesté Mon-Ka-Té ? » En quelques mots, Arturo donna des nouvelles de son père, après quoi, Sharp fit le récit des dernières opérations, dont Mon-Ka-Té avait déjà envoyé le détail, et termina en demandant qu'un chargement de poudre et de munitions fût préparé sans tarder : « Nous venons de rater une affaire splendide, conclut-il...



« ... la traite devient de plus en plus difficile et nous allons être obligés de nous occuper un peu plus de l'*écrêmage* des navires-marchands ! Pour cela, il faut du fer et de la poudre .. ainsi qu'un peu d'or... car je voudrais engager ici une dizaine de bons matetots ! » M. Jules Durand était un homme très calme. « Entendu ! fit-il... Ecoutez-moi bien !. . Sachez que je connais à peu près l'affaire dont vous me parlez ! c'est de l'*Océan* qu'il s'agit ; vous avez, sans doute, coulé le navire sans avoir le temps de vous emparer des six millions en or qu'il contenait... C'est doublement regrettable ! D'abord, parce que la somme valait la peine et qu'ensuite l'affaire s'est ébruitée ! — Ah ! dirent ensemble Arturo et Sharp. Oui, le mousse... Alain... Mousso ou Mouscot, a réussi à s'échapper, je ne sais comment ! — Enfer et malédiction ! rugirent les deux négriers. — Il est arrivé il y a quelques jours à Paris ! Résultat : une escadre française va partir dans trois ou quatre jours pour les rivières du Sud où elle donnera la chasse au capitaine Sharp et à sa goélette *Vulture* ! » M. Durand se tut. Sharp était devenu pâle, Arturo gris. « Ah ! j'aurais dû moi-même tuer ce maudit mousse ! gronda le jeune nègre, mais, si je le joins, il ne m'échappera pas ! — Je vous le souhaite, seigneur Arturo...



« ... d'autant plus que je crois savoir qu'il part sur la *Clorinde* avec M. de Brévailles, le fils du commandant de l'*Océan* ! .. Enfin ! faites pour le mieux ! je vais m'occuper de votre chargement, qui sera prêt sans doute après demain ! soyez prudents en recrutant vos hommes ! — N'ayez crainte ! dit Sharp. Il me faudrait aussi cinq cents louis ! — Je vais vous les faire apporter ! » dit le banquier...
...Trois jours plus tard, le brick *Relampago*, de Séville, reprenait la mer avec un chargement de caisses d'ardoises qui contenaient en réalité de la poudre et des balles.

(A suivre.)

LE ROI DES BOXEURS
OU LES AVENTURES AUTOUR DU MONDE DE MARCEL DUNOT
PAR P. PICARD

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES

Marcel Dunot, débarqué de la veille à New-York, a été, le soir de son arrivée, embauché à son corps défendant dans une expédition de l'agence policière Sam Bikerton, contre l'association de bandits : la Mano negra. Le directeur de l'agence, frappé de ses qualités, l'a enrôlé dans son personnel. L'expédition a avorté, et les bandits ont pu s'enfuir en automobile. Mais Marcel, accroché aux ressorts de leur voiture, a découvert ainsi l'adresse de leur garage. Surpris par les bandits devant la porte du garage, il a dû soutenir un sérieux combat contre trois d'entre eux pour s'échapper.

Assez mal en point, il s'est réfugié dans le premier hôtel venu pour y passer la nuit.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE VI

Marcel se leva le lendemain au jour, encore fourbu des coups qu'il avait reçus la veille, et d'assez mauvaise humeur. Il se secoua vivement, courut vers une salle de douches qu'il avait remarquée au rez-de-chaussée de la maison, et dont le plus humble hôtel du Nouveau-Monde est toujours pourvu. S'étant aspergé d'eau froide, il se retrouva d'aplomb et rasséréné. Qu'allait-il faire, maintenant ? Il se souvint qu'il était engagé à l'agence Sam Bikerton et qu'il avait même à fournir à son directeur un renseignement de la plus haute importance : l'adresse du garage de la *Mano negra* où les bandits l'avaient mené, accroché aux ressorts de leur automobile.

Tout en s'habillant, il réfléchissait qu'il ne se sentait pas la vocation pour le métier de policier ; il résolut d'aller chez Bikerton lui donner sa démission.

Il descendit, s'informa de l'adresse de Bikerton, apprit que l'agence était à Broadway, et, à pied, il traversa la ville pour s'y rendre.

L'animation de New-York lui sembla plus frénétique, plus étourdissante encore que la veille, à sa première promenade dans la ville ; mais déjà, il se faisait à cette fièvre, à cette bousculade, jouant des coudes et des épaules comme un vieil Américain.

Arrivé à la porte de l'agence, il eut un sursaut.

En face, sur le trottoir, il venait d'apercevoir l'homme qui, la veille, criait au voleur devant l'épicerie incendiée et qui avait sauté le dernier dans l'automobile. Ses yeux rencontrèrent ceux du bandit, et celui-ci, sans laisser paraître le moindre trouble, passa droit son chemin et se perdit dans la foule.

Marcel avait eu un instant d'hésitation, ne sachant trop que faire, et puis il avait pénétré sous le grand vestibule de l'agence.

Ne parlant pas un mot d'anglais, et les employés de la maison ne comprenant guère le français, il eut assez de peine à se faire annoncer au grand chef.

Sa surprise ne fut pas mince, d'ailleurs, à constater que l'agence Bikerton, qu'il avait imaginée avec les proportions d'un ordinaire bureau d'affaires, occupait un immeuble considérable peuplé de centaines d'employés et semblait une administration publique.

Comme on l'invitait à écrire sur une feuille de papier son nom et l'objet de sa visite, il se rappela à propos le numéro que lui avait conféré la veille Sam Bikerton. Il traça son nom et à la suite : agent 685.

Deux minutes après, il pénétrait dans le bureau du directeur. Sam Bikerton, le visage plongé dans un monceau de photographies, leva sur Marcel Dunot des yeux plutôt empreints de peu d'amabilité, et apostrophant assez durement sa nouvelle recrue :

— Ah ! c'est vous ! fit-il. Eh bien, vous saurez, monsieur l'agent 685, que lorsqu'ils sont en expédition, les agents ne quittent pas le service avant qu'on leur donne campo. Vous avez disparu brusquement hier au soir, en sortant de l'épicerie. Si cette conduite se renouvelle, vous ne ferez plus partie de l'agence !

Un peu estomaqué, mais sans perdre son sang-froid, Marcel répartit simplement :

— Monsieur Bikerton, cela ne se renouvellera pas, parce que j'ai réfléchi que je n'étais pas fait pour ce métier, et que je venais justement vous remercier de votre amabilité et vous prier de recevoir ma démission.

Ce fut au tour de Sam Bikerton d'être épaté :

— Je n'ai eu aucune amabilité pour vous, riposta-t-il, je dirige ma maison pour le meilleur rendement des services. Je vous ai engagé parce que je vous ai trouvé mon homme... Comment ! s'écria-t-il, en se redressant, vous êtes débarqué d'hier en Amérique, vous êtes sans le sou, et vous refusez un emploi pour lequel j'ai cinq cents demandes !

— Je ne suis pas fait pour l'emploi, répéta Marcel.

— Vous êtes très bien fait, au contraire... Je m'y connais mieux que vous... Je vous dis que vous êtes très bien fait... et c'est pour ça que je vous ai pris...

— Et pour ça aussi que vous venez de me dire qu'à la prochaine fois je ne ferai plus partie de l'agence, fit observer Marcel avec assez d'à-propos.

— Mais certainement ! s'échauffa Bikerton. Vous êtes tout à fait bon ; mais si vous plantez le service au milieu, je suis bien obligé de vous remercier.

— Je n'ai pas planté le service... Je l'ai quitté quand j'ai eu les côtes défoncées et quand j'ai su où les bandits de la *Mano negra* avaient leur garage d'automobiles.

Bikerton fit un bond qui envoya rouler son fauteuil de cuir derrière lui :

— Qu'est-ce que vous dites ?

Marcel, froidement, narra à Sam Bikerton la fin de sa soirée.

— Mais c'est considérable ! s'écria Bikerton, quand il eut fini.

En même temps, il abattait son poing sur un timbre électrique posé sur son bureau... Mais c'est considérable ! Et vous dites que c'est dans la 78e rue ?

Trois secondes après le coup de timbre, le premier lieutenant de Bikerton pénétra dans le bureau, comme s'il s'était trouvé derrière la porte en attendant l'appel.

Avec une extrême animation, Bikerton lui parla en anglais, tout en désignant Marcel, répétant avidement à son subordonné ce qu'il venait d'apprendre. Quand il l'eut mis au courant, il se retourna vers le jeune Français :

— Vous êtes sûr ? dans la 78e rue ? quel numéro ?

— Ah ! ça, je n'ai pas eu le temps de voir... Je garais mes abatis endommagés, repartit gaiement Marcel. Mais ça doit être facile à trouver... C'est une grande cour, ou un passage ou une impasse fermée à moitié par une grille... à cinquante pas à droite, quand on a tourné la grille...

— *All right !* Je sais ! fit Bikerton.

Et il dit encore rapidement quelques mots en anglais à son premier lieutenant qui sortit du bureau aussitôt.

Sam Bikerton ouvrit un tiroir de sa table, en tira un billet de 100 dollars qu'il tendit à Marcel :

— Voilà pour votre soirée ! Bien gagné ! Il y a un mois que nous cherchons à savoir cette adresse ! Et vous dites que vous n'êtes pas fait pour le métier ! Vous m'avez trouvé en une demi-heure ce que vingt hommes n'ont pas trouvé en quatre semaines !

— Vingt hommes en quatre semaines. Mais est-ce qu'ils n'auraient pu visiter dans ce temps tous les garages de New-York ?

— Assurément, et bien sûr, ils ont visité ce garage-là. Mais les gens de la *Main Noire* ne se trouvent pas comme ça ! Le tiers, au moins, de la bande vit sous des apparences honnêtes. Vous entrez dans la boutique d'un épicier, d'un cordonnier, vous y faites vos emplettes, sans vous douter que le patron est un affilié de la *Mano negra*. C'est par là qu'ils sont si forts et que leur association est si redoutable. Alors, jeune homme, vous restez avec nous ?

— Non, monsieur le directeur, répondit Marcel d'un ton résolu. Je ne me sens pas décidément le goût de la profession.

— Vous avez tort, vous avez tort, vous réussirez, ici. Vous êtes trop neuf en Amérique, et vous avez encore vos idées de l'Europe et de la France. Pas pratiques ! Quand vous aurez vécu un peu en Amérique, vous changerez, vous regretterez. Eh bien ! vous reviendrez chez Sam Bikerton et vous reprendrez votre place... Quand vous voudrez rentrer à l'agence, je vous reprendrai.

— Je vous remercie ! monsieur le directeur, dit Marcel Dunot en se dirigeant vers la porte.

— Inutile ! fit Bikerton, je vous prends parce que vous êtes mon homme ; je l'ai vu tout de suite.

Marcel sortit et regagna la rue, enfouissant au plus profond de ses poches les cent dollars de Bikerton. Il avait quelques jours devant lui pour voir venir et trouver à se caser dans cette fourmilière.

Ce qu'il regrettait dans l'emploi qu'il venait d'abandonner, c'était Sam Bikerton, dont les allures lui plaisaient, et surtout parce qu'il parlait le français.

Ce qui lui semblait le plus pénible dans ce monde entièrement étranger et où il se sentait un peu submergé, c'était de ne pouvoir parler à personne ni de rien entendre à ce qui se disait autour de lui. Il employa sa matinée à battre la ville à pied, fit chez un libraire l'emplette d'un dictionnaire franco-anglais, résolu à s'appliquer aussitôt à connaître les mots les plus usuels.

Après une légère collation dans un bar, il essaya de retrouver l'hôtel de barrière où il avait passé la nuit, s'égara quelque peu, et finit enfin par retomber sur son chemin. Comme il avait gagné le quartier excentrique à l'ouest de la ville et qu'il approchait de l'hôtel, il ne fut pas peu surpris de recroiser à nouveau le bandit de la *Mano negra* qu'il avait aperçu déjà le matin devant l'agence Bikerton. Mais cette fois il marchait en compagnie d'un autre homme que Marcel n'avait pas encore aperçu.

Cette rencontre répétée dans la même journée, au milieu de cet océan humain qu'est la ville de New-York, ne laissa pas de lui paraître un peu suspecte. Ayant fait quelques pas, il se retourna pour suivre le bandit des yeux. Il le vit continuant son chemin de l'air le plus naturel du monde, mais il était seul ; l'homme qui l'accompagnait une demi-minute auparavant avait disparu.

— Bast ! Qu'ils aillent se faire pendre, pensa Marcel. Moi, je ne suis plus de l'agence Bikerton ; je ne suis pas chargé de la police !

Il rentra dans son hôtel. La nuit tombait, il tourna le bouton d'électricité et se mit aussitôt à l'étude de l'anglais.

Il transcrivait consciencieusement en les prononçant à haute voix les mots : pain, bière, viande, rue, donner, prendre, etc... quand brusquement une odeur étrange le saisit au nez et à la gorge. Il aspira à pleine bouche pour se rendre compte et fit un mouvement pour aller ouvrir la fenêtre. Mais au même instant, il sentit deux mains robustes s'abattre sur ses épaules pour le maintenir assis. Simultanément, un coup violent le frappait en plein visage, donné par un poing complètement emmailloté dans des linges.

Surpris, asphyxié, Marcel essaya de se débattre. Dans un éclair, il aperçut le bandit de la *Mano negra* qu'il avait rencontré deux fois dans le jour. Il se contracta en un effort désespéré, ouvrant la bouche d'instinct, pour lutter contre l'étouffement... Mais ses membres se détendirent et il perdit connaissance.

. . . .

Marcel ouvrit les yeux... De l'air glacé lui baignait le visage. Il ne vit rien et sentit une étoffe qui lui couvrait la tête. Il voulut faire un mouvement, mais ses bras allongés le long de son buste étaient paralysés, collés à son corps par de solides cordages. Ses jambes allongées étaient étroitement ficelées ; un balancement singulier agitait la couche où il était étendu. Un clapotis parvint à ses oreilles en même temps que le bruit d'avirons qui frappaient l'eau en cadence. Il comprit qu'il était sur une embarcation, et comme des voix autour de lui parlaient à haute voix en anglais, il comprit que le cauchemar où il se débattait, était bien réel, et qu'il devait être au pouvoir des bandits de la *Mano negra*.

Il n'eut même pas un mouvement de révolte. Il se sentait si parfaitement ligoté qu'il n'eût pu remuer un doigt. Que lui voulait-on ? Comment avait-on pu arriver jusqu'à lui ? Avec une parfaite lucidité d'esprit, il réfléchit à sa mystérieuse aventure et peu à peu en démêla la trame. Le bandit qu'il avait vu le matin en entrant chez Sam Bikerton avait dû venir l'attendre là, après leur rixe de la nuit, et avait dû le prendre en filature toute la journée...

Tout à coup les avirons cessèrent de frapper l'eau.

Malgré sa bravoure, Marcel sentit tout son sang affluer à son cœur... On venait en effet de le saisir par les pieds et par les épaules, et, dans un éclair, il se vit jeté à l'eau, pieds et poings liés, et voué à la plus horrible des morts...

Mais non... les bandits l'emportaient sur la terre ferme. Durant un quart d'heure, il se sentit transporté dans les bras solides de deux gaillards qui semblaient faire attention à ne pas le ballotter et à éviter les heurts. Puis il y eut un arrêt. On entrait dans une maison... Une assez vive lueur traversa l'étoffe qui lui couvrait la figure. Des voix nombreuses lui parvinrent ; la plupart parlaient anglais, d'autres, une langue dont il ne saisissait pas l'origine.

Il se sentit jeté sur un lit, et brusquement on lui arracha son voile du visage, et il fut ébloui par la clarté d'ampoules électriques. Tout d'abord ses yeux clignotèrent, et il ne vit rien, puis peu à peu il distingua une chambre assez bien meublée, et une dizaine de personnages qui tournaient autour de lui. Tous étaient masqués, et braquaient sur lui des yeux ardents de curiosité.

Un individu de haute stature s'approcha de lui et d'une voix froide mais impérieuse lui adressa quelques phrases brèves.

Marcel se souvint à propos des quelques mots d'anglais qu'il venait d'apprendre.

— *French !* répondit-il, *not speak english !*

Surpris, l'individu qui le questionnait se tourna vers ses complices avec qui il échangea quelques mots. L'un d'eux sortit et revint au bout de quelques minutes, ramenant un nouveau personnage, également masqué, qui remplaça à côté de Marcel le premier individu qui l'avait interrogé. Avec un horrible accent italien, et dans un français qui ne valait pas mieux que l'accent, il interpella à son tour le prisonnier :

— Tu es de chez Bikerton ?

— Je n'en suis plus...

— Tu en étais ?

— J'y ai été pendant trois heures...

— Tu étais hier soir avec Bikerton dans la maison du West ? Tu as passé avec lui dans le souterrain et dans l'épicerie ?

— Oui !

— Bono ! Alors, tu vas nous dire qui était avec toi ?

— Je n'en sais rien !

— Tu n'en sais rien ? Tant pis pour toi ! Dans les gens qui étaient avec Bikerton, il y avait sûrement un traître de chez nous. Bikerton n'aurait pas trouvé l'épicerie, si un traître ne l'avait pas conduit... Le traître était avec vous. Il nous le faut ! Quand tu nous auras dit les gens qui étaient dans l'épicerie avec vous, nous saurons quel est l'homme de la *Mano negra* qui est vendu à Bikerton. Nous en ferons notre affaire, et toi tu seras libre... Tu as compris ?

— J'ai compris ; mais je ne peux pas dire qui était avec Bikerton, parce que je n'en sais rien.

L'Italien, qui jusque-là avait parlé à Marcel d'une voix dure, mais calme, entra subitement en fureur. Il frappa rageusement le plancher de trois coups de pied, et tirant de sa veste un énorme couteau catalan qu'il brandit sur Marcel, les yeux étincelants, il hurla :

— Je t'ai dit de ne pas faire le malin !

L'homme, d'un geste furieux, enfonça son couteau jusqu'au manche dans le matelas sur lequel le prisonnier était étendu, et les dents serrées, penché sur Marcel, il lui siffla plutôt qu'il ne parla :

— Ecoute bien ! Tu as jusqu'à minuit pour te décider. Si dans deux heures, tu n'es pas encore prêt, on viendra te couper un doigt, une heure après, on te coupera la main. A minuit, si tu n'es pas décidé, on t'enverra voir, dans l'autre monde, si tu connais les traîtres de la *Mano negra*.

« Tu sais si la *Mano negra* plaisante ! Réfléchis bien !

Il tourna le dos et sortit, suivi de tous les affiliés qui se trouvaient dans la chambre.

Marcel resta seul dans la chambre toujours éclairée.

— Je suis dans de beaux draps !

Mais sans s'arrêter à de vaines idées de désespoir, il ajouta :

— Sapristi ! Je voudrais bien m'en aller !

Il tourna les yeux autour de lui. Il était littéralement ficelé comme un boudin, les jambes serrées l'une contre l'autre, les bras collés au corps par des cordes. Le seul mouvement qu'il pût faire était de tourner la tête ou de plier son corps en deux, les jambes perpendiculaires au buste. Au risque de se rompre les muscles du cou, il essaya d'atteindre avec les dents la partie de la corde qui touchait au haut de son bras. Il jugea vite que c'était une pure folie. Il tenta le même effort d'acrobate pour approcher sa bouche de ses jambes, et y renonça aussi vivement. Il pensa : Je crois que je suis sérieusement fichu !

Soudain, ses yeux tombèrent sur le manche du couteau de l'Italien dont la lame avait disparu dans le matelas. Son sang ne fit



— Je t'ai dit de ne pas faire le malin !

qu'un tour. Il se retourna d'un bond sur le ventre, saisit le matelas à pleines dents pour avoir un point d'appui, et lentement, par petites secousses, réussit, sans faire le moindre bruit, à se dresser debout sur le plancher. De ses dents, il tira le couteau, et s'appuyant au lit, lentement réussit à s'asseoir sur le plancher. Puis, conduisant toujours le manche du couteau avec sa mâchoire, il en enfonça la pointe dans une fente du plancher, appuyant frénétiquement de la tête sur le haut du manche pour le fixer solidement. Alors, rampant à terre, il frotta sur le fil du couteau la corde qui passait sur son coude droit. Chacun de ses mouvements tendant ses liens lui causait des souffrances horribles ; mais il n'en était pas à cela près.

Au bout de vingt minutes, la corde qui liait ses bras à son buste était coupée. En un clin d'œil, les bras libérés, il saisit le couteau et se délivra des liens qui paralysaient ses jambes... Il était libre... Libre dans la maison des bandits... Il ne s'agissait plus que d'en sortir... Mais à présent, s'il devait mourir, du moins, il mourrait en combattant et non comme une bête au piquet d'un abattoir.

Il tourna les yeux vers la fenêtre. Certainement, il était au rez-de-chaussée, car il n'avait pas senti qu'on le montait. Il se précipita sur l'espagnolette et l'ouvrit.

Il eut peine à contenir un cri de rage. La fenêtre, qui était au rez-de-chaussée en effet, était grillée. Il fallait sortir par la porte. Silencieusement, il l'ouvrit, et passa dans un corridor obscur.

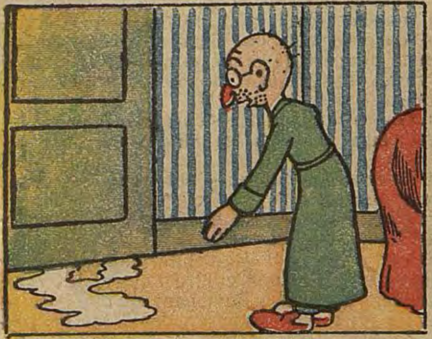
Mais au bout, il aperçut une fenêtre par où pénétraient les vagues lueurs de la nuit. Il y rampa et constata avec une indicible émotion que cette fenêtre donnait le libre accès sur les champs. Il mit la main à la poignée...

Au même instant, des pas bruyants retentirent dans le corridor. Un cri s'éleva derrière lui. Marcel, d'un mouvement violent, tourna l'espagnolette, ouvrit la fenêtre et l'escalada. Mais ses bourreaux étaient sur lui. Une main s'abattit sur sa jambe gauche, et il tomba dehors, au bas de la fenêtre, la face contre le sol.

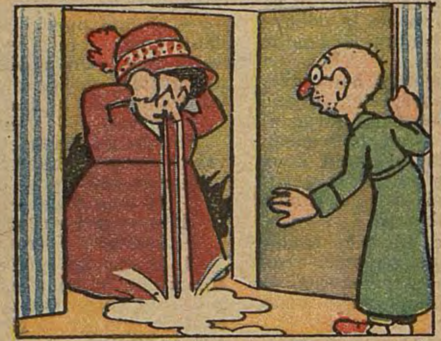
(A suivre.)

LES DÉSOPILANTES AVENTURES DE TROUILLE, DÉTECTIVE. — XXV. L'Affaire de la petite Souillon!

Trouille, détective, a exercé ses rares talents de gaffeur sur une foule d'affaires mystérieuses, telles que : le coffret de la princesse Livaroo, la disparition de Mirliflore, l'héritage mystérieux de Mlle Croche, la fugue du jeune Berlingot, l'affaire Robinson Crusoé, etc. Nous allons le voir à l'œuvre dans l'affaire de la petite Souillon.



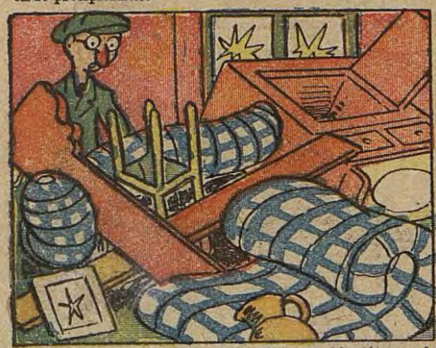
Oui, Trouille était disposé, bien disposé, maintenant qu'il était redevenu maître chez lui, à mener rondement les prochaines affaires et à continuer ses imitations de Sherlock-Holmes ! Comme il jetait un regard distrait sur le tapis, il vit, avec indignation, qu'une mare s'y étalait venue de dessous la porte ! « C'est dégoûtant ! glapit-il, en se précipitant...



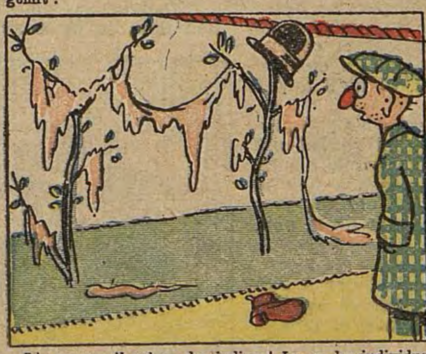
« ... encore un sale cabot qui s'oublie sur mon paillasson !... » Et il ouvrit la porte avec fracas, le godillot menaçant ! A son incommensurable épatement, il vit une femme appuyée au chambranle, et qui sanglotait comme un jeune veau !. . Et c'était ses larmes qui avaient inondé le cabinet du Maître ! En présence du détective, la dame gémit :



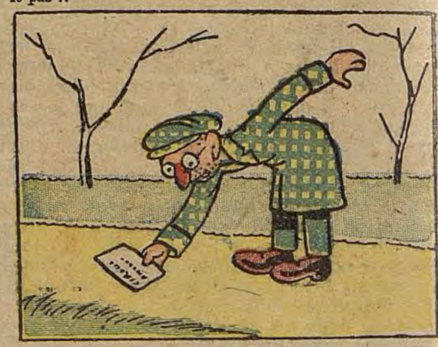
« Monsieur, je suis Mme Souillon ! ma fille a disparu la nuit dernière ! C'est affreux ! — Ne jetez pas le manche après la cognée ! répliqua Trouille... Mademoiselle votre fille a peut-être été faire un voyage ? — Pensez-vous ! s'écria Mme Souillon, elle a 4 ans 1/2 ! Et elle est si fragile !... » Trouille, ayant enfilé son pardessus, emboita le pas ..



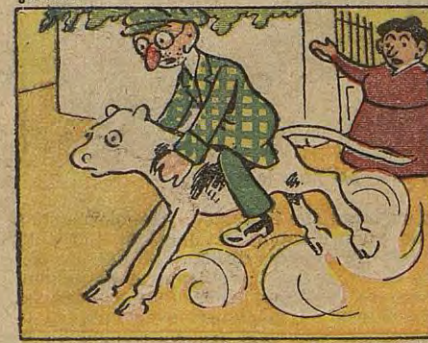
... à la mère éplorée. Ils arrivèrent bientôt sur le théâtre du drame. Avec son coup d'œil policier, Trouille reconnut, à d'imperceptibles détails, que la chambre de la petite Souillon présentait des traces de lutte ! A coup sûr, l'enfant n'était pas partie de son plein gré ! Dès lors, Trouille n'eut qu'à suivre la piste... Il descendit au jardin...



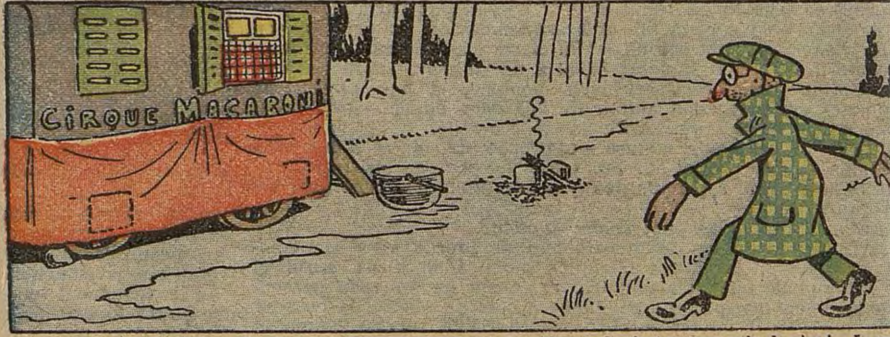
Là, encore, il releva des indices ! Le ou les individus qui avaient enlevé l'enfant, avaient opéré leur fuite avec tant de précipitation, qu'ils avaient laissé des lambeaux de leurs vêtements, en galopant à travers les massifs ! « Ça biche ! jubilait Trouille... je les tiens !... » Un peu plus loin, le détective ramassa une carte et lut : CIRQUE MACARONI.



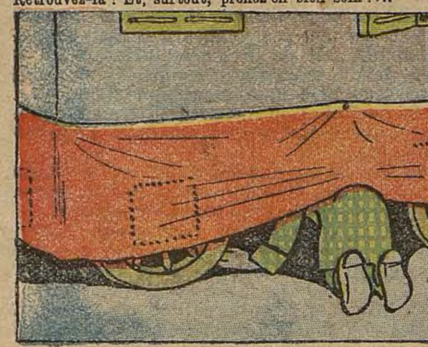
« Voilà la clé de l'énigme ! s'écria-t-il.. La petite Souillon a été soulevée par des bohémiens ! Il faut, coûte que coûte, que je rattrape ce cirque Macaroni ! Vite ! vite ! qu'on me selle un cheval ! — Y en a pas ici ! répondit Mme Souillon, accourue à ses cris ! — N'importe ! glapit le policier, sellez-moi ce que vous aurez comme animal...



« ... un âne ! une truie ! une poule ! Je m'en ... ! » Mme Souillon disparut vélocement, pour reparaitre presque aussitôt avec un veau ! Trouille, sans hésitation, enfourcha le jeune ruminant et piqua des deux, cependant que la mère éplorée, bramait : « Retrouvez ma fille ! Retrouvez-la ! Et, surtout, prenez-en bien soin !...



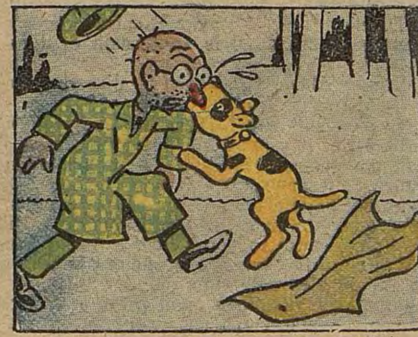
« ... elle est si fragile !... » Trouille, intérieurement, se promit de veiller sur l'enfant avec un soin de père !... La nuit était venue... Une nuit sans lune ! Le veau, qui n'avait probablement rien boulotté, bouffait des kilomètres et dévorait l'espace ! La route s'allongeait, poudreuse et déserte... Mais, bientôt, le détective distingua une roulotte qui se dressait au coin d'un petit bois... Ayant mis son coursier à l'abri, Trouille s'avança avec précaution... c'était bien la guimbarde du cirque Macaroni ! Que faire ? Enfoncer la porte ? Renverser la chignole ? Aller chercher les gendarmes ? Et si, quelquefois, la petite Souillon n'y était pas ? Trouille était bien indécis...



... lorsque des gémissements, jaillis de dessous la voiture, le renseignèrent sur ce qu'il désirait savoir : Oui ! la petite était bien là ! Ils l'avaient même couchée sous la voiture, les bandits ! Trouille résolut de délivrer la petite Souillon sans tarder ! S'étant glissé, subrepticement, sous la roulotte, il tâta... Alors il sentit que quelque chose de vivant s'agitait dans une couverture !



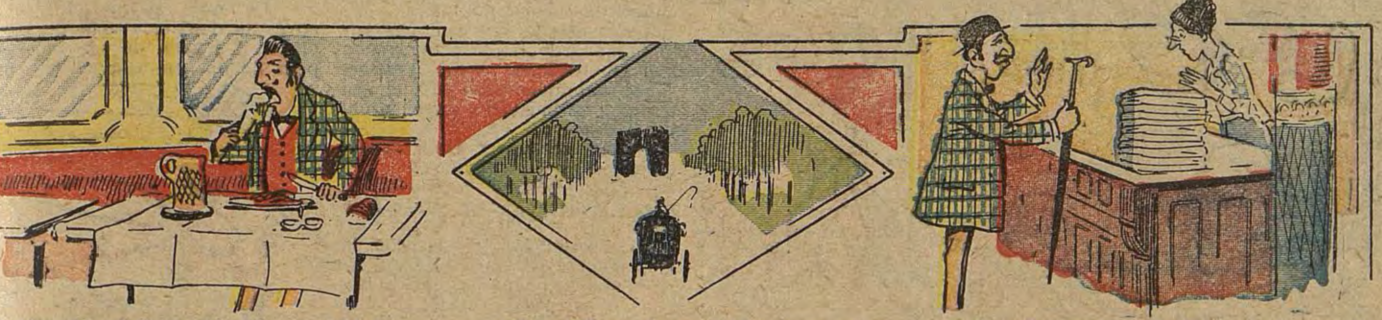
— Pauvre gamine ! soupira-t-il... il était temps ! Ayant tiré l'enfant sur l'herbe, il referma bien la couverture, prit le cher fardeau entre ses bras musclés, et se mit à déguerpir à toutes jambes ! Il se voyait déjà, stoppant devant la veuve Souillon, et, tel Vercingétorix... jetant son enfant à ses pieds, en disant : « Mère ! voici ta fille ! » Pendant ce temps, la gosse continuait...



... à gémir doucement, et la couverture mal nouée, se défaisait peu à peu... Et, tout à coup, Trouille sentit, à son nez, une vive morsure ! Horreur ! Un cabot ! un affreux cabot était suspendu à ses naseaux ! Le détective avait enlevé le chien savant du cirque Macaroni, aux lieu et place de l'infortunée petite Souillon ! Tout était à recommencer ! *(A suivre.)*

LES MÉMOIRES D'UN RIFLARD, par JO VALLE. — On me conduit en visite chez « ma tante ».

A la suite d'une série de mésaventures, un parapluie de luxe passe de mains en mains. Un bohème, après l'avoir brûlé, le laisse en gage de ses consommations Le gérant du café l'adopte, s'en fait rembourser la valeur par sa compagnie d'assurances et le fait remettre à neuf.



Le type qui venait d'entrer si impétueusement à la brasserie n'avait pas une binette très recommandable. On voyait aux traits flétris de son visage que c'était un gaillard prêt à toutes les besognes louches. Il était le cousin germain du gérant qui ne se souciait guère de ses visites, mais n'osait le renvoyer. Aussitôt entré, il commanda un demi-brune et une choucroute garnie...

... qu'il engouffra avec la voracité d'un homme qui ne fait pas ses trois repas tous les jours. Le déjeuner expédié, il s'approcha de la caissière et j'entendis qu'il lui demandait à emprunter dix francs. « C'est tout à fait impossible, monsieur Emile, s'excusa celle-ci. Votre cousin m'a donné des ordres formels à ce sujet et si je me risquais à les enfreindre, il m en coûterait ma place... »

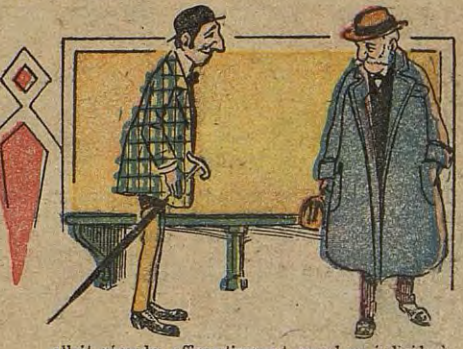
M. Emile avait compris qu'il était inutile d'insister. Il s'informa de l'heure à laquelle son parent devait rentrer, m'aperçut et posant sa main sur ma poignée : « Vous permettez ? fit-il. Il pleut... j'ai oublié le mien... Le temps de faire une course à deux pas ; un petit bleu à expédier et je vous le rapporte. Si Fernand revient avant moi, dites-lui qu'il m'attende... j'ai à lui parler. »



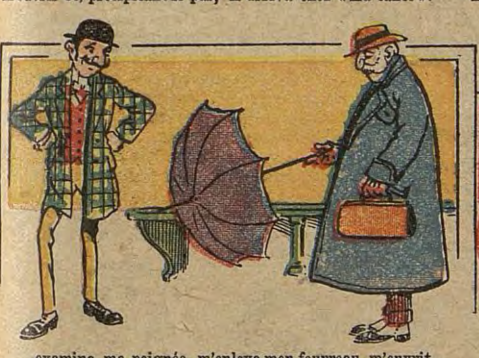
Puis, peu soucieux de prolonger son séjour et s'inquiétant fort peu de l'autorisation qu'il venait de solliciter, il me logea sous son bras et quitta l'établissement, sans régler sa dépense, bien entendu, et aussi rapidement qu'il était entré. Dehors la pluie avait cessé. Il n'eut donc point la peine de m'ouvrir et, précipitant le pas, il arriva chez « ma tante ».



Tu devines que c'est du Mont-de-Piété qu'il est question, pas vrai ? Ce coquin d'Emile m'avait trouvé l'air engageant et n'ayant pas réussi à taper la caisse, il venait savoir ce que l'on prêterait sur moi. « Quatre francs ? » proposait l'employé préposé à l'estimation des marchandises engagées. Emile, tout en trouvant que ce n'était pas beaucoup...



... allait répondre affirmativement quand un individu à la mise cossue qui se disposait à s'en aller, son petit sac de cuir jaune à la main, lui fit signe de refuser. « C'n'est pas assez... rendez le riflard », articula Emile, obéissant au conseil de ce dernier. Dès que je lui fus restitué, le type au sac de cuir jaune...

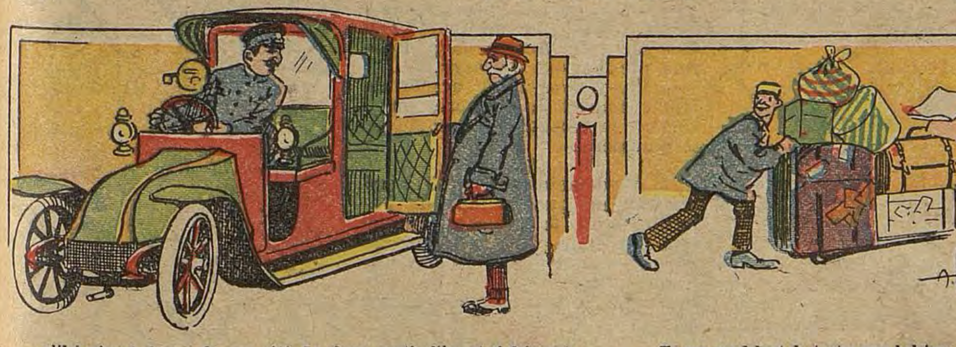


... examina ma poignée, m'enleva mon fourreau, m'ouvrit pour détailler mon armature et m'ayant refermé laissa tomber ce seul mot de ses lèvres : « Combien ? — Trente » fit Emile qui n'avait plus l'air de se rappeler que je ne lui appartenais pas. L'inconnu ébaucha un sourire, expertisa d'un coup d'œil de commissaire-priseur sa mise usagée et répliqua :



« J'en donne vingt... C'est à prendre ou à laisser. » Sa main droite venait d'extraire de son gousset un louis tout battant neuf qu'il faisait miroiter. A cette vue, Emile, fasciné, n'hésita plus... Il prit le jaunet et me présenta en ricanant : « Vous pouvez dire que vous faites une bonne affaire ! — Je n'en fais que de semblables, répondit celui qui m'avait acheté ; et il ajouta :

« Vous aussi, d'ailleurs... — Voulez-vous un reçu ? demandait Emile d'un ton narquois. — A quoi bon ? » s'esclaffa son interlocuteur. Les deux hommes se mirent ensuite à rire en gens qui n'ont pas besoin d'en dire davantage pour se deviner et se comprendre. Sortant ensemble de chez « Ma Tante » ils échangèrent toujours en riant une dernière poignée de main et...



... s'éloignèrent chacun de son côté. La façon particulière et si fréquente dont je changeais de propriétaire m'incitait à penser que dans la vie les honnêtes gens étaient rares... Quel était encore le type qui devenait mon dernier acquéreur ? Il ne m'inspirait qu'une confiance absolument relative... Toujours est-il que hélant une auto-taxi, il s'y installa après avoir jeté cette adresse au chauffeur : « A la gare du Nord ! » Je mentirais en disant que cette destination me laissa indifférent.

... En me gondolant de toutes mes baleines, je pensais : « Cette fois-ci, ça y est... Je vais donc voyager et voir du pays. Le gaillard qui m'emmène serait un banquier filant à Bruxelles pour digérer la grenouille qu'il vient de s'offrir aux dépens de ses clients que je n'en serais pas autrement étonné !... » « Une première pour Bruxelles ! » demandait mon propriétaire en présentant à la préposée aux tikets un billet de cent francs.. Tiens, tiens ! Il me semble que les artilleurs et les chiens de chasse ne sont pas les seuls à avoir le monopole du flair, pensais-je avec quelque fierté en voyant que mes soupçons se confirmaient. *(A suivre.)*

LE COMMUNIQUÉ



Tétinard avait un grand entretien avec Pétardopoulos, le directeur du petit théâtre des Fantaisies-Drôlatiques.

— Enfin, disait Tétinard, insistez, insistez, monsieur le Directeur. Vous ne voulez pas que le succès se manifeste comme ça, du jour au lendemain. Le succès c'est comme le chien de Jean de Nivelle, plus on l'appelle, moins il vient... N'a-t-on pas vu des pièces pour lesquelles la presse se montrait fort sévère et qui ont doublé le cap de la centième. Le tout est de ne pas se décourager. Le théâtre, c'est la bouteille à l'encre.

— Oui, oui, Tétinard, ne perdez pas votre salive inutilement. On les connaît vos boniments. Pour l'instant, il est une chose qui ne fait aucun doute, c'est que je mange de l'argent avec votre pièce, vous entendez...



— Une pièce si drôle, une pièce irrésistible!

— Tellement irrésistible, que les spectateurs ne peuvent résister au désir de rester chez eux au lieu de venir en prendre connaissance.

— Cochons de spectateurs, rugit Tétinard, les auteurs dramatiques devraient bien faire grève pour leur apprendre!

— Et puis, reprit Pétardopoulos, quand la déveine s'en mêle, on en a jusqu'au cou... Je suis déjà gêné, eh bien, ma femme vient de mettre au monde deux petites jumelles...

— Deux jumelles pour un directeur de théâtre, c'est très bien, fit Tétinard avec un sourire...

— Ah! vous trouvez... Malheureusement celles-là, elles me coûteront au lieu de me rapporter; je n'aurai pas la faculté de les louer cinquante centimes aux spectateurs.



— Allons, ne vous découragez pas, ne vous découragez pas, faites même encore un petit sacrifice de publicité... De mon côté, je vais tâcher de vous envoyer du monde.

Et sur ces mots, Tétinard prit congé de Pétardopoulos...

Il n'avait pas fait cent pas sur le boulevard qu'il rencontra son ami Doubleveau. Avec l'exubérance habituelle de l'homme qui n'a qu'à se baisser pour en prendre :

— Ah! ce vieux Doubleveau, qu'est-ce que tu deviens?

— Mon pauvre ami, la vie m'est à charge, et je pense à la déserter.

— Déserter la vie, déserter la vie, mais c'est une folie... J'espère que tu exagères, que tu n'y songes pas... Il y a tant de manières de s'amuser... Et puis ne sommes-nous pas là, nous, les auteurs gais, pour faire oublier aux malheureux comme toi les rancœurs de l'existence.

— Les auteurs gais! J'aimerais bien mieux de la galette que leurs idioties.

— Tiens, je vais te donner une occasion de te raccommoder avec la vie.

Et sortant un billet de faveur :

— Voilà une ordonnance qui vaut mieux que toutes celles des meilleurs médecins. Va-t'en ce soir, de ton pied léger, au théâtre des Fantaisies-Drôlatiques. On y joue une pièce tordante de ton serviteur, une pièce qui fait un argent fou. Quand tu sortiras de là, mon vieux, tu seras métamorphosé et tu m'enverras une lettre de remerciements.

Doubleveau fourra machinalement le billet dans sa poche et s'éloigna, sceptique...

Mais Tétinard le rappela :

— Jure-moi que tu iras, Doubleveau?

— Oui, je te le jure.

— Tiens, je vais te raconter le sujet de la pièce.

— Oh! je t'en prie, riposta Doubleveau d'un air suppliant, n'en fais rien. Autrement je n'aurais plus besoin d'y aller.

— Vas-y, vas-y, et arrive de bonne heure! Je t'assure qu'en sortant tu n'auras plus envie de te suicider...

***

Le lendemain matin, Tétinard recevait un pneumatique de Pétardopoulos, le priant de venir tout de suite. Notre auteur ne fit qu'un saut jusqu'à l'administration du théâtre, et trouva le directeur fort mécontent contre lui :

— Comment, vociféra Pétardopoulos, vous m'envoyez, avec un billet de faveur, un type qui me plonge dans un embarras inexprimable.

— Qu'est-ce qu'il a fait?

— Ce qu'il a fait? Eh bien, après le deuxième acte de votre pièce, il a sorti de sa poche un petit flacon, en a avalé le contenu, puis il est tombé sans connaissance sur son fauteuil.



— Empoisonné! Ah! le saligaud! Rendez donc service aux amis!

— Vous comprenez si ça a jeté un froid... Sûrement que ce sera dans les journaux du soir! Voilà une nouvelle qui n'est pas faite pour nous amener du monde.

— Est-il mort?

— Il n'est pas mort parce qu'on l'a transporté tout de suite chez le pharmacien qui lui a administré un contre-poison.

— S'il n'est pas mort, c'est une chance, je m'en vais aller l'arranger à ma façon ce dégoûtant-là... En attendant, il faut pallier au mauvais effet de cette tentative de suicide, et en tirer un parti à notre avantage dans un bon petit communiqué aux journaux.

Et, prenant une feuille de papier à lettre, Tétinard écrivit :

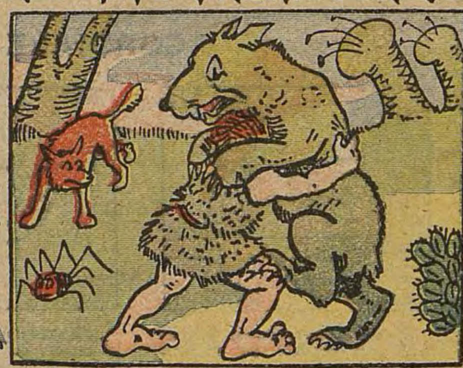
Le théâtre des Fantaisies-Drôlatiques tient décidément un véritable triomphe avec Les Grelots de Narcisse, *la pièce étourdissante de M. Julien Tétinard. Ce n'est qu'un fou rire du premier au dernier acte, à ce point, qu'hier, un spectateur est tombé en syncope pour avoir trop ri. Ayant repris connaissance, il a regagné pédestrement son domicile en se promettant bien de revenir ce soir et les jours suivants. Avis aux neurasthéniques!*



ALPHONSE CROZIÈRE.

AUX TEMPS PRÉHISTORIQUES

Vou-Gri, qui vivait à l'époque reculée de la pierre ponce, avait déjà la hantise d'une humanité future se prélassant dans un confort que ne comportait pas encore son temps. Il trouvait que la vie était rude. Il faut avouer que ce n'était pas toujours des plus folâtres, quand, par exemple...



... Vou-Gri avait besoin de renouveler sa garde-robe, d'être forcé de se coltiner avec des ours des cavernes. « Ah! murmurait parfois Vou-Gri, si seulement le fusil était inventé! » Un jour, Vou-Gri, découvrit des cailloux noirs; il en empila un tas pour s'asseoir commodément, car il aimait ses...



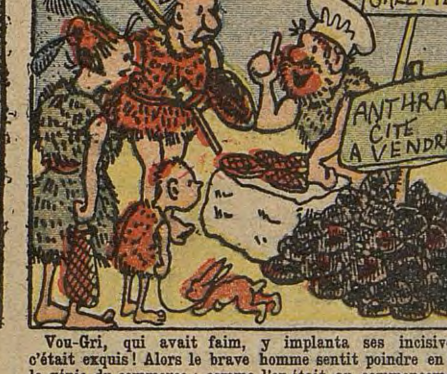
... aises et aussi le luxe, et il pensait que lorsque ses voisins viendraient le visiter, ils ne manqueraient pas d'admirer son joli mobilier. Puis il se mit à fumer une pipe, sa journée étant finie. Mais soudain, il sursauta :



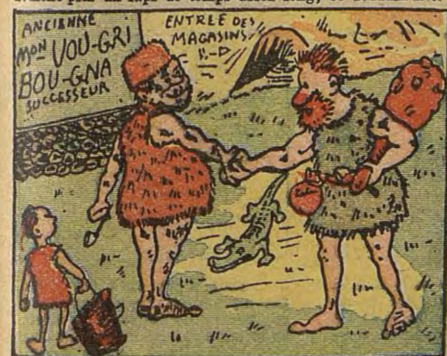
Une étincelle avait sans doute jailli, et, chose incroyable, voilà que son mobilier flambait. « J'appellerai ça des pierres qui brûlent! s'écria Vou-Gri. Que je suis bête, ajouta-t-il au bout d'un instant de réflexion, autant leur donner de suite le nom que ça portera plus tard; donc, je les baptise : charbon de terre! » Tous ces « à-parté » de Vou-Gri avaient pris un laps de temps assez long, et soudain le...



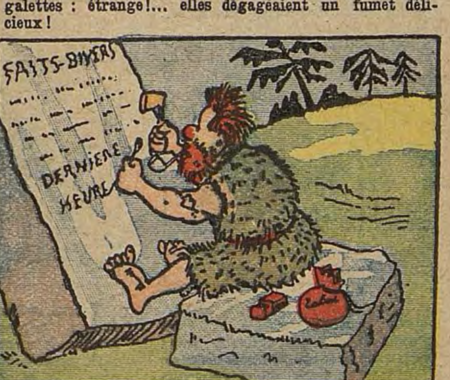
... brave garçon songea que deux galettes de froment concassé entre deux pierres, qui devaient servir à son dîner, étaient restées sur le brasier. « Elles sont fichues! » se désespérait Vou-Gri, car, à cette époque, on ne connaissait pas encore les aliments cuits. Au risque de se brûler, il saisit ses galettes : étrange!... elles dégageaient un fumet délicieux!



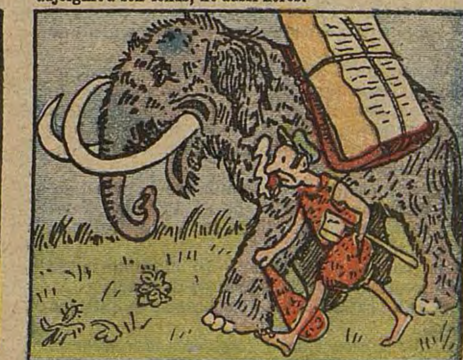
Vou-Gri, qui avait faim, y implanta ses incisives; c'était exquis! Alors le brave homme sentit poindre en lui le génie du commerce; comme l'on était au commencement de l'hiver, il vendit son charbon, et l'on vint lui en acheter en masse, car c'était moins fatigant que d'abattre et de débiter des arbres. La fabrique de galettes cuites, qu'il adjoignit à son fonds, fit aussi florès.



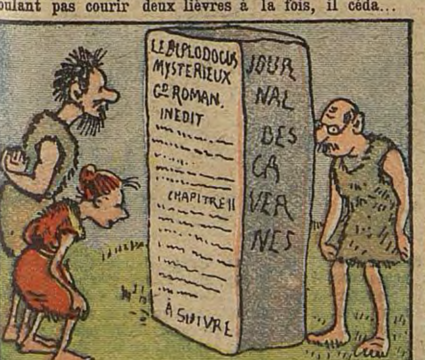
Le débrouillard Vou-Gri acquit ainsi une honnête aisance; il avait en magasin ample provision de peaux d'animaux et de pots de miel; de la venaison toujours fraîche, et des amphores pleines d'ambroisie. Une nouvelle ambition lui tarabusta alors le cervelet; il décida de fonder un journal; ne voulant pas courir deux lièvres à la fois, il céda...



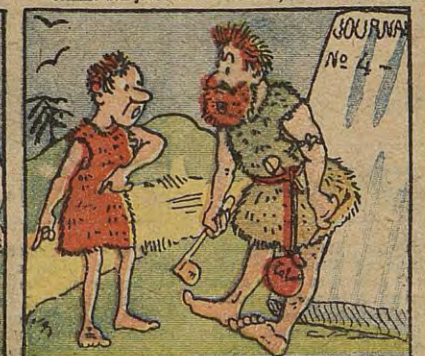
... son commerce pour le prix fort à un nommé Bou-Gna. Dès lors, il fut tout à sa nouvelle combinaison. Il était à la fois rédacteur en chef, reporter, feuilletoniste et imprimeur, ou plutôt graveur, car il incrustait ses nouvelles sur une grosse pierre à l'aide d'un clou. C'était long, mais comme son journal était annuel, entre un numéro et l'autre..



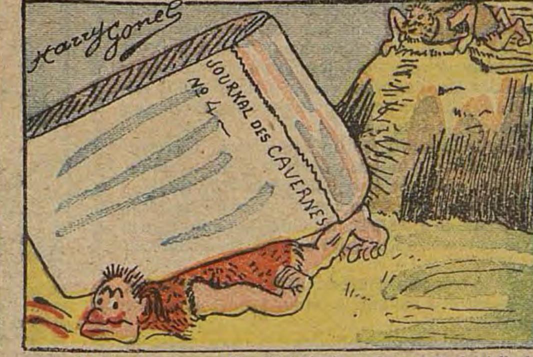
... il pouvait le rédiger sans se presser. Quand le premier exemplaire fut prêt, il embaucha un vendeur. Ce dernier le jeune Cam-Lô, transportait le *Journal des Cavernes* d'une agglomération à l'autre, à l'aide d'un vieux mammouth, et en laissait prendre connaissance...



... pour la modique somme de quatre griffes d'ours, d'une peau de lièvre angora, ou encore d'une corne de rhinocéros. Les gens payaient, lisaient et commentaient les nouvelles, attendant avec impatience l'année suivante pour connaître la suite du passionnant feuilleton. « Les affaires sont prospères, chantonnait Vou-Gri ravi...



... de contentement. » Mais un jour, alors qu'il achevait son canard no 4, Vou-Gri apprit une nouvelle qui le rendit furibard : il avait un concurrent! Oui, un plagiaire dénommé Vou-Gra était venu lui faire une concurrence déloyale presque à son nez et à sa barbe car il avait installé son bureau de...



... rédaction dans une vallée située juste en dessous du domicile de Vou-Gri. Le directeur du *Journal des Cavernes* profita de ce qu'il dominait son ennemi pour lui lâcher sur le ciboulot le no du journal qu'il tenait en main. Vou-Gra fit « Couic! » trépassa illico, et cela procura à Vou-Gri un fait divers sensationnel qui décupla le nombre de lecteurs de son journal et tua du même coup la concurrence dans l'œuf.

CHOSES ET AUTRES

L'OISEAU DE PARADIS

En Nouvelle-Guinée, il a été capturé un oiseau de paradis d'une merveilleuse beauté. Sa tête et sa poitrine sont d'un noir étincelant, ses ailes d'un bleu pâle. Ses yeux noirs sont bordés d'un duvet blanc très fin. Sa queue, très courte, est bleue et ses jambes sont entourées de bandes rouges. Le dessous des plumes est bleu et son dos est un mélange de noir et de brun. Il a été donné au Jardin zoologique de Londres.

UN NOUVEL INSECTE

Le Jardin zoologique de Londres vient de recevoir un spécimen de scarabée « Goliath » — une espèce fort rare — qui est le plus grand des insectes vivants. Il est couleur chocolat avec des taches blanches, et mesure environ huit centimètres de long, du bout des cornes à l'extrémité opposée et cinq centimètres de large.

Lorsque ses ailes sont déployées il semble avoir les dimensions d'une alouette.

Seulement, il ne chante pas.

E. M.



Pour combattre la constipation.

La constipation a une influence considérable sur l'apparition de nombreuses maladies : anémie, migraines, névralgies, maladie de l'intestin, du foie, de l'estomac, congestions, hémorragie cérébrale, convulsions, hémorroïdes et appendicite. Il est donc de toute nécessité de veiller au bon fonctionnement de l'intestin

La constipation a plusieurs causes; le manque d'exercice, mastication incomplète, surmenage intellectuel ou nourriture trop échauffante (viandes noires, charcuterie, abus du café ou de boissons alcooliques). Voici quelques bons moyens pour combattre cette infirmité :

Le miel a la propriété de combattre la constipation; on l'emploie à la dose de 60 à 70 grammes environ pour les enfants, et de 100 à 110 grammes pour les adultes.

Comme boisson : l'eau de Vals additionnée de quelques gouttes de jus de citron ou d'orange.

Exercice au grand air, tous les jours ; gymnastique suédoise.

Augmenter la proportion des matières assimilables : pain de son, pain d'épices, légumes verts, épinards, beaucoup de fruits très mûrs, surtout des raisins (bien lavés) et pruneaux cuits.

Quelquefois il suffit de prendre au réveil un grand verre d'eau froide ordinaire.

Boire du petit lait, à la dose de 120 à 130 grammes répétées trois fois dans la journée (la première à jeun).

Massage abdominal fait par des professionnels. Si l'on n'a pas été à la selle depuis 1 ou 2 jours, il faut commencer par une purgation très légère : 12 grammes de magnésie calcinée dans un demi-verre d'eau ordinaire pris le matin à jeun. Ou encore huile de ricin, 30 grammes.

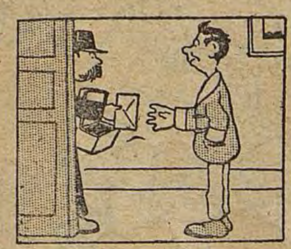
L'emploi de la graine de lin donne aussi des résultats merveilleux. On fait macérer pendant vingt minutes une cuillerée à café de graines de lin dans un demi-verre d'eau froide, puis on avale le tout, graines et eau. Si cette dose ne suffit pas pour amener une selle au réveil, en prendre une deuxième dose au réveil.

Ce procédé très peu coûteux, défie la constipation la plus rebelle et a l'avantage de ne donner ni saveur ni odeur.

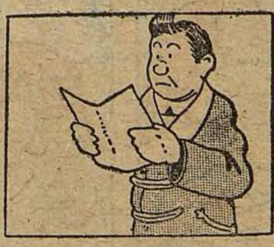
Faire ce simple traitement sept ou huit jours de suite pour régulariser les selles. Et le reprendre dès que celles-ci deviennent insuffisantes.

Dr E. W.

CORDIALE RÉCEPTION



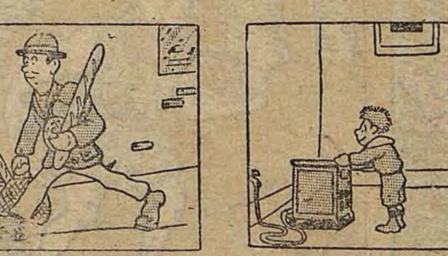
Samedi dernier, Putois achevait son petit déjeuner, un croissant trempé dans un mélange d'amidon et de chicorée qu'on lui vendait pour du café au lait, quand on sonna. Il courut ouvrir. C'était le facteur qui lui apportait une lettre. « Qui donc peut bien m'écrire? » se demandait Putois en examinant avec attention...



... la suscription de l'enveloppe et les cachets de la poste. Ces deux indices ne lui ayant point révélé le nom de l'expéditeur, il se décida à décacheter la missive. A peine l'avait-il dévorée du regard qu'il poussa une exclamation de surprise : « C'est de l'oncle Sulpice, le parent de ma femme, jubilait-il, en parlant à sa personne. Il m'écrit qu'il viendra déjeuner...

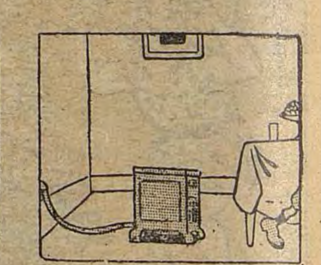


«... demain dimanche avec nous... » Sans tarder, Putois fit part de cette nouvelle à Malvoisie son épouse et séance tenante celle-ci se mit en devoir de procéder au nettoyage complet de l'appartement afin de produire une heureuse impression sur cet oncle à héritage qu'il fallait ménager. Vous pensez si le balai fut mis à contribution.

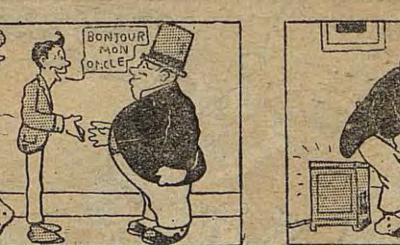


Le lendemain, les époux élaborèrent le menu suivant qui devait leur valoir en attendant mieux l'avunculaire gratitude de leur hôte et Putois qui se flattait d'être un fin connaisseur, se chargea lui-même de l'acquisition des victuailles. « Tonton, » est un gourmet, déclarait-il, et ça serait une détestable économie...

«... que de lésiner pour lui offrir quelque chose de moche... » Tandis que le papa était parti aux provisions et que la maman surveillait ses fourneaux, le jeune Isidore, l'unique rejeton du ménage Putois s'amusait dans la salle à manger. Tout en s'amusant Isidore pensait :



« Tonton Sulpice est un sale pignouf et j'l'ai dans l'blair, na... C'est vrai, aussi ... c'tte espèce de fossile ne m'apporte jamais ni gâteaux ni bonbons... Il dit comme ça qu'ça fait mal aux dents. Non, mais des fois... c'est surtout à sa galette que ça ferait mal... Tiens, histoire de lui faire une blague, je vais approcher le poêle...



... à gaz de la table. Un instant après coup de sonnette... C'était l'oncle Sulpice qui arrivait. Toute la famille, avec un admirable ensemble lui sauta au cou en lui exprimant le plaisir sans pareil que causait sa visite. « Excusez-moi, cher Tonton, gazouillait Malvoisie mais il faut que j'aille jeter un dernier coup d'œil à ma cuisine.



Isidore, conduis ton oncle dans la salle à manger. Ton père va remonter de la cave l'on se mettra à table aussitôt. « Assieds-toi là, Nonnoncle, fit le perfide gamin en désignant le fourneau à gaz à ce dernier qui était fâcheusement affligé de myopie. L'oncle Sulpice, sans défiance accepta le siège qui lui était offert.,.



... mais il n'y avait pas plutôt posé son postérieur qu'il poussait un rugissement de douleur et de colère en même temps qu'il s'écartait d'un bond du siège fatal. Afin de pouvoir rire sans contrainte du vilain tour qu'il venait de jouer à son oncle, Isidore s'était prudemment éclipsé. Quant à Putois et Malvoisie, aux cris poussés par...

... l'oncle, ils s'étaient empressés d'accourir, le cœur étreint par l'anxiété, en se demandant ce qui avait pu lui arriver. A ce moment seulement ils s'aperçurent que le pan droit de la jaquette à « Tonton » était en feu et Putois, homme des promptes décisions, sautant dare-dare sur un syphon, se mit à noyer les décombres.

Lorsque ce commencement d'incendie fut éteint, le neveu voulut questionner son oncle pour savoir de quelle façon le sinistre s'était déclaré, mais Sulpice, furibard, se refusa catégoriquement à donner la moindre explication et se contenta d'annoncer que c'était rare si on l'y reprenait à mettre les pieds chez eux.




Les époux Putois interrogèrent Zidore, mais le sale môme, qui avait des raisons pour se taire répondit effrontément qu'il n'en savait rien... Voilà pourquoi si Malvoisie et Stanislas ont fait leur deuil de l'héritage de l'oncle Sulpice, ils ne sauront jamais comment il est arrivé à brûler sa jaquette. Et cette troublante énigme deviendra leur plus cruel tourment. Ah ! les gosses !...

ANECDOTES

Un chasseur malin !

Un jeune homme d'une parenté même éloignée avec Nemrod s'était maintes fois attiré, par sa maladresse, les quolibets de ses compagnons de chasse qui résolurent un jour de le mystifier en plaçant un lèvre empaillé à la portée de son



fusil. Son père, instruit du tour prémédité, l'avertit de se tenir sur ses gardes. Le lendemain, après une heure de recherches infructueuses, notre chasseur voit partir à dix pas un superbe lièvre, il le regarde tranquillement se livrer à une course effrénée, et met son fusil au repos en disant :

— Va, va, mon bonhomme, tu ne m'y prendras pas, tu as beau courir, je sais bien que tu es empaillé !

Un policier qui s'y connaît.

Les policiers allemands sont très susceptibles en matière de lèse-majesté, et savent défendre le prestige du trône.

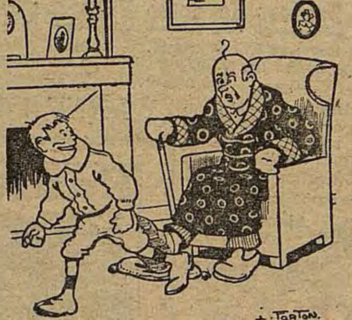
Dans une brasserie de Berlin un consommateur, l'esprit aiguisé par d'abondantes libations, émit un soir une appréciation peu flatteuse sur l'empereur. Aussitôt, un policier,



assis à une table voisine, se leva, déclina sa qualité et dressa procès-verbal.

Le délinquant, cependant, essayait de se défendre :

— Mais ce n'est pas de Sa Majesté que je parlais tout à l'heure, c'est de l'empereur de Russie.



— Eh bien, travailles-tu bien à l'école ?

— Oh ! oui, mon oncle, je suis toujours le premier !...

— Tiens, voilà 20 sous, et dis-moi... en quoi es-tu toujours le premier ?...

— Je suis toujours le premier... dehors, quand la cloche sonne à la fin de la classe !...



— Vous, un employé de la Banque de France, m'apprendre à faire des rames !

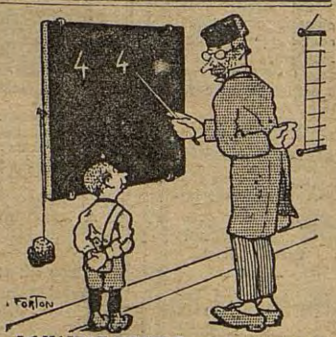
— Certainement, j'étais garçon de *recettes* !

LA CANDEUR DE M. DU CORDON



LE POETE. — En vain, j'ai attendu l'inspiration toute la matinée... elle n'est point venue...

M. DUCORDON. — Je n'ai pas bougé de ma loge : je puis vous certifier que la personne dont vous parlez n'est pas venue vous demander !...



LE MAITRE D'ECOLE. — Apprends donc, petit ignorant, que 4 et 4 font toujours huit.

JULOT. — Pas toujours, des fois ça fait quarante-quatre.

ANECDOTES

— Allons donc, reprit l'autre avec bonhomie, vous me croyez par trop simple. Il n'y a qu'un empereur au monde auquel vos paroles puissent s'appliquer... et c'est le nôtre !

Femme savante.

Mme Mélasse est la femme d'un notable épicier retiré des affaires. La rentière a pris en dégoût son ancienne profession et n'aspire plus qu'à paraître la plus élégante et la plus savante des femmes de sa bourgade.

Malheureusement elle est d'un embonpoint frisant l'obésité ! Comment faire pour acquérir la taille de guêpe et la pâleur de la Parisienne !



Elle consulte le Dr Perruque qui lui ordonne de prendre des bains à 30 degrés.

Elle court chez l'opticien faire l'achat d'un thermomètre.

— De quel genre, demande le lunetier, centigrade ou Réaumur?

— Oh ! fait notre « bas bleu » sans trop laisser voir son trouble à cette question qui déroute sa science, donnez-moi celui qui est le plus à la mode.

E. M.



SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 243

ENIGME. — Or.
CHARADE — Soupape.
CASSE-TÊTE — Ariste, Herman.
LOGOGRIPHE. — Mat, Maté, Matin.
MOTS CARRÉS. —

T O P O
O B U S
P U C E
O S E E

1er CALEMBOUR. — Casimir *Delavigne*.
2e CALEMBOUR. — Ecraser l'*époux* sur sa tête.
RÉBUS. — L'ascension est une île anglaise de l'océan Pacifique.

Enigme.

Petit, j'ai fait trembler les grands,
Les rois me trouvaient amusant,
Et si je faisais leurs délices.
Eux devaient subir mes caprices.

Charade.

Mon premier est fait avec des fruits.
Mon second se place sur un cheval.
Mon tout est un prénom féminin.

Casse-tête.

(Avec ces lettres, formez deux prénoms.)
a a a g n o r s s t

Logogriphe.

Mes quatre premiers pieds ne changent pas.
Ajoutez-m'en un : je suis une peuplade primitive.
Ajoutez-m'en deux : je suis un magistrat romain.
Ajoutez-m'en trois : je suis fréquentée par les orateurs.

Mots carrés.

1. Marche sur roues.
2. Vit en Afrique.
3. Allure d'un cheval.
4. Humble aumône.
5. Inventeur des logarithmes.

Calembours.

— Quel fut le maréchal le plus sombre ?
— Pourquoi les fabricants de bière sont-ils affectueux ?

(Solutions dans le prochain numéro.)

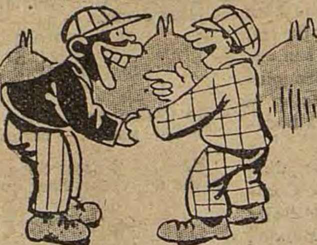
RÉBUS

Trouver une phrase historique.

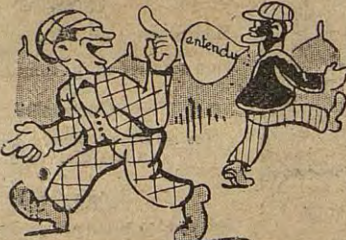


(Solution dans le prochain numéro)

UNE RENCONTRE



« Tiens ! s'écria Polyte, qui avait servi aux colonies, en voyant un nègre, on dirait c'te vieille fripouille de Semba Léflan, qui était aux tirailleurs avec moi et qui tirait si bien au flanc... »



« Tiens ! s'écria le nègre à son tour, on dirait cette vieille crapule de Polyte, qui me flanquait si bien des coups de pieds dans mon kouffa au Sénégal... » Et comme ils ne se trompaient ni l'un ni l'autre, ils refirent connaissance...



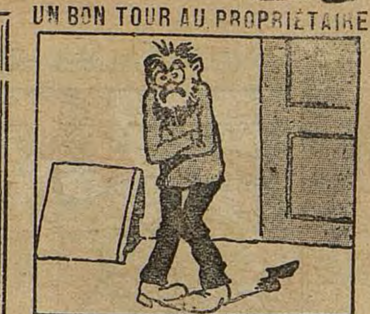
« Seulement, mon pot, fit Polyte, en coupant court aux effusions, c'est pas tout ça... faut que j'aille au turbin. — Moi aussi, répondit le nègre. — Dans ce cas, continua Polyte, rendez-vous ce soir, à six heures, ici même. » Ce rendez-vous accepté, les deux anciens amis tirèrent chacun de son côté...

A six heures précises, ils étaient là ; et même pour aller plus vite, ils y étaient venus en habits de travail, ce qui fit qu'ils ne se reconnurent pas, car Semba qui travaillait dans la farine était tout blanc, et Polyte qui travaillait chez un charbonnier était tout noir.



Et comme ils ne se reconnurent pas, ils ne s'adressèrent point la parole... une demi-heure plus tard il s'en allèrent en se traitant mutuellement de poseurs de lapins... En quoi ils avaient tort...

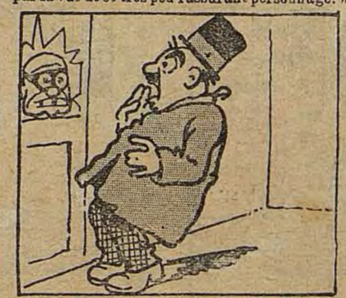
UN BON TOUR AU PROPRIÉTAIRE



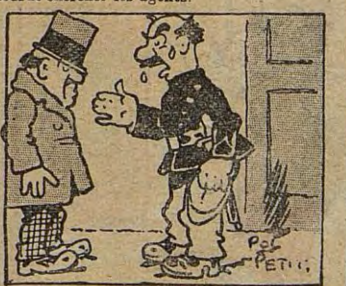
Raphaël Citron, artiste peintre, constatait mélancoliquement que son talent était loin de l'avoir aiguillé sur le chemin de la fortune. Il était présentement dans une purée bitumeuse et ne pouvait, pour cette raison, satisfaire les exigences d'un propriétaire inflexible qui le harcelait sans cesse afin de l'amener, mais en vain, à lui payer les trois termes échus dont l'artiste lui était encore redevable. Raphaël Citron, exaspéré par cette tyrannique obsession de son probloc, se demandait avec angoisse comment il pourrait s'y soustraire.



Soudain, il eut une idée originale qu'il s'empressa de mettre séance tenante à exécution en se disant : « Ah ! sale vautour de proprio, il me semble que c'est bien à mon tour de me payer ta tête ! » Raphaël, ayant proféré cette menace, se mit à l'œuvre sur-le-champ et utilisa un des panneaux de sa porte pour y peindre une tête hideuse d'apache donnant la frissonnante illusion que l'appartement se trouvait aux mains des cambrioleurs. « Que le diable me patafiole ! rigolait le rapin, si la digestion du propriétaire n'est pas troublée illico par la vue de ce très peu rassurant personnage. »



Pour la cent-quinzième fois, M. Rapaçon venait voir si l'artiste peintre était en mesure de lui régler son arriéré. Tout à coup, son regard tomba sur la tête effarante de l'apache et, de sa bouche édentée, ouverte en grande largeur, s'échappa un cri de terreur. Sans perdre une seconde, il fit prestement demi-tour et courut chercher les agents.

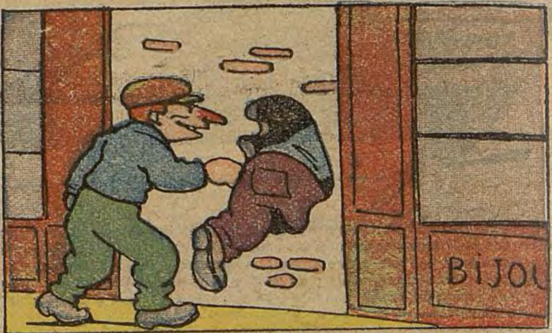


Dans l'intervalle, le malin Raphaël s'était empressé de faire disparaître cette tête inquiétante et les agents, furieux de s'être dérangés inutilement, gratifièrent le propriétaire d'une sévère contravention en grommelant : « Ça vous apprendra une autre fois, espèce de particulier à la manque, à mystifier la police en lui racontant des histoires à dormir debout. »

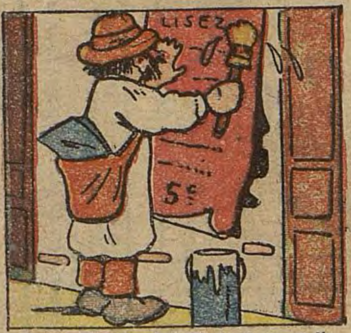
LES NOUVELLES AVENTURES DES PIEDS-NICKELÉS *(Suite.)*



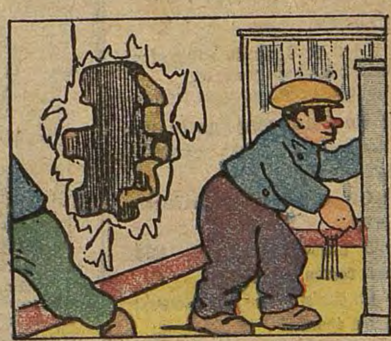
Croquignol et Filochard piochaient avec acharnement dans le mur qui masquait l'arrière-boutique du bijoutier. L'heure avançait, les passants devenaient plus nombreux et pour mener à bien leur audacieuse opération ils n'avaient pas une minute à perdre. Ribouldingue, un peu à l'écart, continuait à faire le guet et attendait impatiemment, tout en collant ses affiches, le moment d'entrer en scène. Au fur et à mesure que la pioche faisait tomber des pierres et des gravats, Croquignol avait soin de les ramasser et de les mettre dans un sac qu'il avait apporté à cet effet. « Maintenant, déclara Filochard, l'ouverture...



... que nous venons de pratiquer est suffisamment grande pour nous livrer passage. C'est le moment de s introduire par ce trou dans l'arrière boutique du bijoutier et là, cachés par la devanture métallique, nous pourrons tranquillement jouer un autre genre d'ouverture à la vitrine de ce sympathique commerçant qui aura une bien désagréable surprise quand il verra de quelle façon nous avons nettoyé sa vitrine.



Lorsque Croquignol et Filochard eurent disparu à l'intérieur, Ribouldingue s'empressa d'aveugler l'ouverture au moyen d'une immense affiche. Après quoi il fit disparaitre prestement le sac que Croquignol...



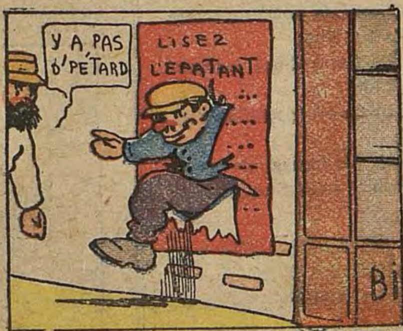
... avait rempli avec les pierres, plâtras et gravats tombés sous les coups de pioche de Filochard. Au bout de cinq minutes il ne restait plus la moindre trace de leur audacieuse entreprise. Protégés par l'affiche, Croquignol et Filochard « nettoyaient » en toute sécurité...



... la vitrine de l'infortuné bijoutier. Tandis qu'ils opéraient, Ribouldingue ne négligeait point de faire le guet et semblait toujours absorbé par le collage de son affiche. Il accomplissait cette besogne d'une façon si naturelle que deux braves agents venant à passer sur ces entrefaites ne firent même pas attention à lui et poursuivirent leur ronde. Dès quils se furent éloignés, Ribouldingue jeta un furtif coup d'œil à droite et à gauche puis se dit :



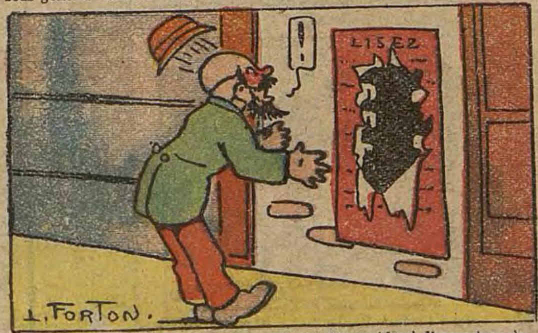
« L'instant est propice. Il n'y a personne dans le voisinage... » S'approchant alors de l'ouverture, il murmura : « Eh! ah ! les potes ! Grouillez-vous de décaniller si le turbin est terminé ; y a pas un seul goncier dans la rue.



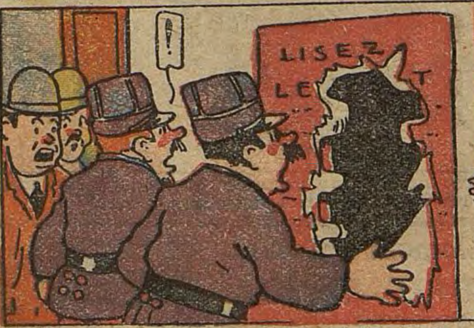
« Vous pouvez jouer dare-dare la fille de l'air sans avoir le trac de vous faire « poisser ». Consécutivement Croquignol et Filochard, tels des clowns passant à travers un cerceau de papier, crevèrent l'affiche et sortirent de l'arrière-boutique du bijoutier qu'ils venaient de dévaliser sans avoir été aperçus. « Ça a marché ?...



« ...Ça biche? leur demandait Ribouldingue à la sortie. — Tu parles, ma vieille ! jubilaient les deux co-associés mais on en recausera plus tard. Le plus pressé, pour le moment, c est de changer d'air et de ne pas s'attarder plus longtemps ici. » Ce disant, les trois amis, chargés de leur butin, s'empressèrent de décamper et regagnèrent leur logis par le chemin le plus direct, satisfaits d'avoir si bien réussi leur téméraire opération.



Une heure plus tard le bijoutier qui venait procéder à l'ouverture de son magasin remarqua l'ouverture qui avait été faite dans le mur. Pris d'une soudaine angoisse, il pénétra dans l'arrière-boutique et laissa échapper une exclamation de colère en s'apercevant qu'il avait été victime de cambrioleurs qui ne doutaient vraiment de rien. Attirés par ses cris, les passants s'arrêtèrent et bientôt une foule de curieux stationnait devant l'affiche déchirée qui avait servi...



... à masquer l'ouverture faite à coups de pioche. Les agents repassant à ce moment s'approchèrent et s'informèrent du motif de ce rassemblement. Ils se souvinrent alors du colleur d'affiches et devinant ce qui s'était passé se mirent à hurler : « Tonnerre de malheur ! Dire que les bandits cambriolaient à l'abri de ce morceau de papier et que nous avons passé devant sans nous en douter ! Ah ! les fripouilles !



Si jamais nous les pinçons, nous leur ferons payer cher leur audace... » Regrets superflus ! Les Pieds-Nickelés s'étaient éclipsés et avaient eu soin de ne laisser aucun indice pouvant mettre la police sur leurs traces !

(A suivre.)

Sceaux. — Imprimerie Charaire

Le Gérant : Emile Beuve.